

LETTRE AUX COMMUNAUTÉS



Mission
DE FRANCE

PROFESSIONS DE FOI

GESTES ET SIGNES

janvier - février 1998

35 F

*Une gerbe
de "Professions de foi"*

*Aux sources de notre
"Recherche commune"*

188

188 - 1998

MISSION DE FRANCE ET ASSOCIATION

Sommaire

Editorial

Le comité de rédaction p. 1

Une gerbe de "Professions de foi"

Paul BRESSOLLETTE p. 3

BONNES FEUILLES :

Christophe ROUCOU
Pierre RAPHAËL p. 29

Aux sources

de notre "Recherche commune"

Rémi CRESPIN p. 56

UN LIVRE - UN AUTEUR :

Daniel BENSÂÏD : *Le pari mélancolique* p. 67

La Lettre aux Communautés est un lieu d'échange et de communication entre les équipes de la Mission de France, les équipes diocésaines associées et tous ceux, laïcs, prêtres, religieuses, qui sont engagés dans la recherche missionnaire de l'Eglise, en France et dans d'autres pays. Elle porte une attention particulière aux situations qui, aujourd'hui, transforment les données de la vie des hommes et la carte du monde. Elle veut contribuer aux dialogues d'Eglise à Eglise en sorte que l'Evangile ne demeure pas sous le boisseau à l'heure de la rencontre des civilisations.

Les documents qu'elle publie sont d'origine et de nature fort diverses : témoignages personnels, travaux d'équipes ou de groupes, études théologiques ou autres, réflexions sur les événements... Toutes ces contributions procèdent d'une même volonté de confrontation loyale avec les différentes situations et les courants de pensée qui interpellent notre foi. Elles veulent être une participation active à l'effort qui mobilise aujourd'hui le Peuple de Dieu pour comprendre, vivre et annoncer plus fidèlement l'Evangile du Salut.

Quelle parole chrétienne pour notre temps ? Nous sommes aujourd'hui affrontés à un paradoxe : le rayon "religions et spiritualité" regorge de publications, mais cette profusion de paroles fait ressortir le manque de pensées organisées.

La Mission de France n'échappe pas à ce paradoxe. Durant près de trente ans, elle a multiplié les lieux de confrontation : équipes, régions, ateliers... et la Lettre aux communautés a permis de rendre compte de cette intense recherche collective. Or, depuis plusieurs années, on sent une sorte de déstabilisation. Ce phénomène a sans doute des raisons internes : la diminution des effectifs et le vieillissement, le manque d'animateurs suffisamment disponibles... Mais n'est-il pas d'abord significatif du contexte culturel qui est le nôtre ?

Peut-être devons-nous prendre acte d'une rupture dans la continuité de l'intelligence de la foi. En cette fin du xx^e siècle, nous ne pouvons plus nous contenter de développer les thèmes précédemment défrichés. Pour prendre deux exemples : la crise de l'emploi est venue remettre en cause toute la théologie du travail. Et la nouvelle prise de conscience d'un fond rémanent de barbarie en l'homme repose toute la question du salut. Nous ne pouvons pas non plus rêver d'emprunter les mêmes cheminements de pensée dans un monde qui est définitivement entré dans la civilisation de l'image.

Dans ce paysage d'inquiétude et de perplexité, tout n'est pas gris, au contraire. Nous sommes témoins en effet d'un nouveau jaillissement, celui d'une parole personnelle de foi que l'affaissement de l'expression collective laborieusement élaborée a comme libérée. C'est le cas de ces 250 professions de foi écrites par les membres et partenaires de la Mission de France, qui composent un trésor spirituel, d'autant plus précieux qu'il était inattendu. Nous avons demandé à Paul Bressolette de les relire pour nous et, dans un prochain numéro, Christian Duquoc fera de même.

Ces professions de foi ont le mérite de nous rappeler que la foi passe par un "je". Mais s'agit-il seulement d'une démarche privée et introspective ? Ce serait oublier que ce "je" de la foi n'a de sens que comme réponse à la question posée par le Christ à la communauté de ses disciples : « *Et vous, qui dites-vous que je suis ?* », question relayée par l'Eglise dans le rite baptismal : « *Croyez-vous ?* ». La profession de foi n'est qu'une étape d'un processus d'ensemble : celui de la confession de foi. Dans son pèlerinage aux sources de notre recherche commune, Rémi Crespin rappelle l'enjeu : non pas inventer une foi sur mesure dans le supermarché du religieux, mais s'atteler à approfondir le mystère du Christ, sans craindre d'aborder les nouveaux continents, dans une communion apostolique entre chercheurs venus de divers horizons. Cet enjeu est plus que jamais d'actualité.

Les extraits sélectionnés par Jean-Marie Ploux des livres publiés récemment par deux prêtres de la Mission de France montre l'interpénétration du "je" et du "nous" : la méditation spirituelle de Pierre Raphaël a de profondes résonances théologiques et la réflexion sur la Mission de Christophe Roucou s'appuie sur son témoignage personnel. C'est bien l'appel à ne pas renoncer à produire humblement une parole chrétienne pour notre temps.

Le comité de rédaction

Une gerbe de "Professions de foi"

Paul BRESSOLLETTE

Prêtre des Equipes associées MDF

UN CERTAIN REGARD

Un certain regard sur une gerbe volumineuse de toutes couleurs ! 250 expressions écrites, d'hommes et de femmes qui habitent l'Hexagone, ou même au-delà. Tous membres d'équipe : Mission de France ; Equipes Associées ; Galilée ; EREM ; Equipes d'Ivry. Tous partenaires dans une même visée missionnaire. Des paroles différentes suivant leur auteur : laïc ; religieuse ; prêtre⁽¹⁾.

Ces textes sont brefs, dans l'ensemble : une ou deux pages. Ils répondent à la question

centrale posée : « *Quelle est la foi qui m'habite aujourd'hui ? – Avec cette précision : il s'agit surtout d'atteindre ce registre d'intériorité qui est le secret de nos vies, sans omettre notre expérience du bonheur.* »

Ces textes sont forts : ils reflètent souvent un long parcours de vie, de recherche et de fidélité à la Mission.

Ils sont significatifs des combats menés, tel le "combat de Jacob" (Gn. 32, 23-32) dans la Nuit. Au matin, au lever du soleil, il

(1) Les références utilisées pour ces textes se réfèrent au recueil en deux tomes, disponible au siège de la MDF pour un prix de 200 F.

arrive à passer le gué, "boitant de la hanche". Après bien des luttes, il nous faut continuer à avancer avec les blessés de la vie. « *Le Seigneur change les ténèbres en lumière et les pierrailles en droites allées.* » (Js. 42, 16)

Les textes inspirent respect et retenue. Très divers, ils ne peuvent être synthétisés. Le lecteur, qui a la chance d'avoir accès à de tels trésors, ne peut que poser un certain regard sur ces pages écrites en toute liberté. La seule tâche possible est de retenir, de souligner et de regrouper les aspects qui paraissent essentiels, en utilisant la formulation même des rédacteurs de ces pages.

Voici donc les pistes de réflexion qui ont été retenues :

- Une foi vivante
- Au cœur du mystère de la foi
- Jésus-Christ, la pierre angulaire
- Aux sources de la foi
- Une foi en l'homme
- Une foi en la vie.

La Lettre des évêques aux catholiques de France, intitulée "Proposer la foi dans la société actuelle", rejoint notre Recherche Commune. Nous en lirons ici des extraits (Cerf, Nov. 96).

UNE FOI VIVANTE

Une foi vivante

Nous pressentons que notre existence repose sur la confiance fondamentale, et même sur une foi. Nous nous fions au Dieu révélé en Jésus-Christ. C'est du dedans de l'expérience

et de la condition humaine que nous apprenons à adhérer au Dieu de Jésus-Christ (Lettre p. 44-45).

Une carmélite disait : « *La foi bouge, elle n'est pas une forteresse derrière laquelle on*

peut se retrancher. La foi doit être confiance, non assurance. J'ai la certitude que notre vie personnelle et collective est habitée par une Présence. » (2-6).

Des mains pour croire

Des mains pour croire. Autour de moi, des mains multiples et uniques. Des mains pour le partage et le pardon. Des mains de toutes couleurs pour la solidarité. Des mains qui se creusent pour accueillir l'eau vive. Avec beaucoup d'autres, des mains pour témoigner « *que cette vie qui était auprès du Père nous est apparue* » (3-34).

J'adore Jésus, le Christ, qui réalise la rencontre de Dieu qui vient à l'homme, sans que celui-ci ne perde ni sa liberté, ni son essentielle fragilité (3-35).

Une histoire de confiance

J'aime croire au Dieu de Jésus-Christ, à cause de la confiance qu'Il me fait. Entre Lui

et moi, c'est une histoire de confiance. L'identité de Dieu est confiée à ma vie d'homme (4-13).

C'est parce que je crois que l'homme est plus qu'il ne manifeste de lui-même que je suis amenée à croire en Dieu. C'est l'expérience de ma propre vie. L'objet de ma foi est plutôt une espérance qui me projette en avant et qui m'invite à agir (5-3).

Ma Foi à évolué

Ma foi en Jésus-Christ a bien évolué. Depuis la foi au petit Jésus de la crèche, au compagnon d'Action Catholique, au Christ Rédempteur dans la souffrance, au Christ et au Dieu-Amour de St Jean (6-3).

Parler de ma foi est quelque chose de difficile. Plus je rencontre les autres et leurs questions, moins j'ai de réponse. Et pourtant j'ose dire : "Je crois". La Lettre des évêques aux catholiques de France m'a beaucoup intéressé, et je m'y retrouve assez bien (10-13).

Ma foi est lumière

Pour moi, la foi est lumière. Lumière rayonnante tout au long des chemins. Lumière, faible lueur dans la nuit, suffisante pour avancer. Mais lumière toujours présente pour marcher, pas à pas, avec la foule immense des "hommes de bonne volonté", connus ou inconnus, toutes races confondues, vers la Lumière Eternelle que j'appelle Dieu (4-27).

Ma foi se rattache avant tout à Jésus-Christ comme chemin de vie et d'espérance pour moi et pour l'humanité. Je reconnais en Lui la force de son message : donner sa vie comme source de joie, d'humanité (1-1).

Chacun trouve sa foi à travers bien des chemins. Ma foi me fragilise et en même temps me donne une force de conviction énorme. Et je cherche la Présence de Dieu, sa manifestation, dans les événements du quotidien (7-1).

Réflexions

« *La Foi, dit Dieu, ça ne m'étonne pas.* » Cette expression de Péguy n'empêche pas que notre foi est souvent habitée par le questionnement, le doute. L'incroyant nous demande : « *Où est-il ton Dieu ? Que fait-il face au mal, au malheur ?...* »

Dans les "Professions de Foi", nous découvrons une foi solide et fragile, une foi d'hier et d'aujourd'hui, une foi interrogée par les événements de la société et de la planète. Mais aussi une foi qui est source de courage et d'énergie pour continuer et rester disponible malgré le poids des années.

Une foi inséparable de l'amour et du service des autres qui sont sur le même chemin que nous. "Foi et amour se rencontrent !"

Une foi inséparable de la foi en l'Eglise – malgré bien des réticences sur le fonctionnement de l'Eglise-institution – mais attachée à l'Eglise, Corps du Christ et Peuple de Dieu en marche vers la Terre Promise. L'Eglise qui est réellement "cette part de l'humanité qui reconnaît le don de Dieu en Jésus-Christ".

Une foi enracinée dans la Bible et l'Évangile

Le Dieu qui se révèle est en Lui-même le Dieu sauveur... Telle est l'Alliance contractée avec Abraham et Moïse, cette Alliance primordiale par laquelle Dieu se choisit un peuple appelé à témoigner, au milieu des nations, de son engagement fidèle pour les hommes.

L'Évangile du Christ est l'attestation et l'annonce de cette nouvelle Alliance réalisée de l'intérieur de notre humanité et désormais offerte à tous les peuples et à chaque être humain, à commencer par les pauvres... (Lettre p. 53).

Prendre place dans la lignée des croyants

Croire, pour moi, c'est prendre place dans la lignée des croyants qui ont reçu la promesse et vécu l'Alliance. Comme Abraham, c'est "marcher en présence de Dieu", de ce Dieu qui a épousé l'humanité (6-15).

Quand je travaillais sur les chantiers, puis à l'usine, ce sont des bribes de textes bibliques qui soutenaient ma prière : l'homme écrasé (Ex. 3, 7 - Ps. 22, 12) ; l'homme aimé (Gn. 17, 1 - Mc 14, 24) ; l'homme comblé (Gn. 2, 31 - Mt 25, 34-41) ; (6-13).

Travail de la Bible, vie d'équipe, rencontres sont pour moi des moments nécessaires pour m'interroger sur la foi que je professe, et dont je tente de vivre, car l'incarnation de la foi dans ma vie se fait avec du combat et des doutes (1-17).

L'Évangile me fait vivre

C'est l'Évangile qui me fait vivre. Il est comme un aliment. J'absorbe des aliments, je les digère, et ils me font vivre. Je lis et je relis la Parole de Dieu, je m'en pénètre, et j'essaie d'en vivre. L'Évangile me rend libre. Pour moi, Jésus-Christ, c'est la vie (7-9).

Notre société met en valeur la réussite individuelle et la capacité de pouvoir sur les autres. Elle dit : « *Heureux les forts, les ga-*

gneurs, les performants... » Jésus, Lui, proclame les Béatitudes... (Luc 6, 20-27). Et je tente de dire ma foi aujourd'hui à travers les Béatitudes du Christ (2-11).

Je crois en Jésus-Christ qui a transformé ma vie dès ma jeunesse. Il est venu m'apprendre à aimer, à ouvrir mon regard sur les autres. Je vis cette rencontre avec l'Evangile dans le quotidien par le partage et dans l'action collective pour plus de justice (10-15).

Je suis le chemin

Jésus nous dit : « *Je suis le chemin. Qui marche à ma suite va à la rencontre du Père...* » En cette fin du xx^e siècle, ce chemin est toujours à inventer, mais il est balisé par l'Evangile. Derrière le Christ, il nous faut marcher vers le Père (6-7).

Je veux souligner trois points essentiels qui sous-tendent ma vie de foi :

- dans ma vie, j'ai toujours été remué et parfois bouleversé par la situation d'hommes et de femmes abîmés par la vie, blessés, écrasés

ou rejetés ;

- dans ce parcours, j'ai été séduit par l'Evangile ;
- au cœur de tout cela, dans un itinéraire difficile, j'ai poursuivi ma recherche de Dieu (9, p. 22).

Réflexions

- Dans nombre de pages, l'Ancien Testament est souvent cité : la Genèse ; Abraham ; Moïse ; Malachie ; Job ; les prophètes ; le Cantique des Cantiques...

- L'Evangile est la grande référence, avec des citations : les Béatitudes ; la vie, la mort et la Résurrection du Christ ; les Apôtres ; les Actes des Apôtres ; les quatre Evangiles...

- Ce qui exprime la démarche de l'ensemble :
Sur les routes d'Evangile, le Seigneur nous précède.
Sur les routes des hommes, le Seigneur nous envoie.
Sur la route de Dieu, le Seigneur nous attend.

- « *La Parole de Dieu est une Lumière sous nos pas.* » L'Evangile est le visage humain de Dieu.

AU CŒUR DU MYSTÈRE DE LA FOI

Le mystère

Un mot très traditionnel. Il désigne cette étonnante conjonction entre Dieu et l'homme.

En lui-même, ce terme renvoie à ce qui étonne, à ce qui dépasse l'horizon immédiat de la compréhension humaine.

Dans la société actuelle, il peut traduire une certaine redécouverte des réalités religieuses, quand on ne les considère pas comme des survivances archaïques.

Le "mystère" est présent au cœur même de l'acte qui identifie l'Eglise, puisque telle est l'acclamation qui, au cours de la messe, suit la consécration du pain et du vin : « *Il est grand le mystère de la Foi !* »

Une attente est inscrite, au plus profond de l'être humain, de ce "mystère" dont chacun de nous est porteur et qui nous renvoie au mystère même de Dieu (Lettre 46-47).

Dieu est venu dans l'histoire

Dieu est venu dans l'histoire. « *Etre chrétien*, disait Dominique Chenu, *c'est croire que Dieu est venu dans l'histoire.* » C'est donc se tenir là où naissent et jaillissent les forces neuves qui construisent l'humanité. Le monde est l'épiphanie de Dieu (1-4).

L'image de Dieu, je la découvre dans cette sculpture de la cathédrale de Chartres. Elle représente Dieu assis dans sa majesté et, à ses pieds, Adam, la tête posée sur ses genoux. C'est l'homme fragile dans la main de Dieu. Dieu crée l'humanité fragile (3-33).

L'autre est sacrement de Dieu

Je crois que "l'autre" est toujours sacrement de Dieu. Je crois qu'il me faut accueillir, jour après jour, la miséricorde de Dieu et tenter de la révéler (3-31).

Je crois qu'un Dieu qui n'arrache pas l'Innocent – son Fils – à la Croix et aux mains des puissants ne peut pas être un dieu fait de mains d'hommes ou né de leur imagination. Ce Dieu est toujours source possible de sens (3-31).

J'ai parié ma vie sur Dieu. J'ai dit : « *Seigneur, tope là ; on y va, je suis sûre de gagner !* » Et je n'ai jamais été déçue malgré les coups durs, les abandons ou les échecs (4-28).

Un dieu trinitaire est bonne nouvelle

Je crois qu'une foi qui propose un Dieu Trinitaire est Bonne Nouvelle pour les heureux en amour et pour les blessés de l'amour. Notre Dieu est toujours pardon (1-19).

Je crois en Dieu-Trinité, en Dieu-Amour, Relation, Don. Amour qui noue les trois personnes divines en un seul Dieu Vivant, source de Vie. Amour qui se répand en toute la création. Amour qui irrigue tout

homme, toute femme, amour qui se révèle à nous dans le Christ (2-13).

Dieu est le Père : celui de Jésus-Christ et le nôtre. Père est le nom propre de Dieu, le nom même de Dieu. Il est le Père de tous les hommes, et donc chaque personne est aimée de Dieu (4-15).

Je crois que les Trois qui sont l'Un travaillent à unifier chaque être humain et appellent à rassembler tous les humains de bon vouloir pour une plénitude de vie, d'intelligence, d'amour (8-5).

Dieu est amour

Le mot qui s'impose d'abord à ma foi, c'est le mot "amour". L'amour, c'est-à-dire, dans mon système de pensée, ce qui tient tout ensemble, depuis la Création tout entière jusqu'au moindre détail de notre vie (7-5).

Le terme qui résume en quoi et en Qui je crois aujourd'hui, c'est le terme d'amour fraternel (9, p. 6).

L'Amour auquel je crois, c'est Dieu, et le Dieu auquel je crois est Amour. Je crois que l'Amour s'est fait chair, qu'Il est Un. Il n'y a qu'un seul amour. En Jésus, l'Oint, l'Amour a mis tout son amour (Mt 3,17). Je crois « *qu'Amour et vérité se rencontrent* » (Ps. 85, 15) - (9, pp. 18-19).

Au soir de ta vie, tu seras examiné sur l'amour (10-11).

Réflexions

■ Dans les textes, les expressions sur Dieu sont riches de sens. Il est : Beauté ; Bonté ; Père et Mère ; tendresse ; accueil ; miséricorde ; source...

■ Dieu est représenté souvent comme le "Tout-Proche", et cependant le "Tout-Autre" ; mais on ne retient pas le "Tout-Puissant" !

■ Chaque fois que le mot "amour" est employé, il est accolé au terme "Dieu" : Dieu-Amour. C'est le mot-clé qui ouvre toutes les portes dans cette recherche de la foi.

■ Dans les textes, ce mot "amour" s'exprime à chaque page : il rejoint le Mystère Trinitaire. Il est repris dans certains passages de la Bible, notamment chez Jean (1^{er} Epître) ou Paul (1 Cor 13). Il culmine dans le mystère pascal, où la Croix signifie le plus grand amour (Jn 15,13).

■ La foi au Dieu-Amour conduit à l'amour du prochain, envers tout homme. S'il y a un amour privilégié, c'est envers le plus démuné, le pauvre, le petit. Amour de Dieu et du prochain sont indissociables (1 Jn 4, 20).

■ Ce Dieu-Amour, pour quelques-uns, est contemplé dans la Création. Il entraîne aussi vers l'amour de la musique, de la peinture, de l'art...

■ L'amour de Dieu demeure associé à l'amour de la vie, de la famille, à la richesse de l'amitié, ainsi qu'à l'amour du métier, des relations humaines, etc.

■ Certains soulignent le lien entre amour et liberté. L'amour, qui est don et par-

tage, suppose la liberté entre les humains. Au sujet de la liberté du citoyen, on ajoute : « *L'ennemi, c'est le libéralisme qui risque d'aliéner la vraie liberté de l'homme.* »

■ « *L'amour est la plus formidable, la plus universelle, la plus mystérieuse des énergies cosmiques. Il faut nous enraciner dans l'amour, âme véritable de la Terre* » (Teilhard).

JESUS-CHRIST, PIERRE ANGULAIRE

Le fils du Père

« *Dieu a tant aimé le monde qu'Il a donné son Fils unique afin que tout homme qui croit en Lui ne périsse pas, mais qu'il ait la vie éternelle.* » (Jn 3, 16) ... Mais l'étonnant n'est pas seulement l'Incarnation du Fils, qui vient demeurer parmi nous pour manifester l'Amour du Père.

L'étonnant est aussi qu'en Jésus, le Verbe fait chair, Dieu se soit montré si humain. Humain d'abord, parce qu'Il se montre plus humain que les hommes eux-mêmes : il va vers les plus perdus des hommes, les petits et les exclus, les malades et les pécheurs. Mais humain aussi, parce qu'il partage tout de notre

humanité, l'injustice et la souffrance, la violence et la mort, jusqu'à la Croix. Totalement humain, jusqu'à nous offrir le partage de sa propre vie (Jn 17, 24).

La foi en Jésus, le Fils, inclut cette audace qui consiste à accueillir la vie même de Dieu en notre vie humaine (Lettre p. 49-50).

Pour vous, qui suis-je ?

La question centrale de l'Evangile fait écho en moi : « *Pour vous, qui suis-je ?* » Fil ténue, fil têtue de ce qui tisse notre espérance. Travaillant depuis longtemps auprès des "lé-

preux" de notre société moderne, il m'a été donné parfois, au milieu de tant d'obscurités et de doutes, d'être témoin de cette présence du Christ au cœur de ces vies-là (3-32).

J'ai lu un jour, sur une pierre tombale de la Pierre-Qui-Vire, ces simples mots qui me parlent encore fort aujourd'hui : « *Jésus, c'est tout.* » (4-3).

Jésus-Christ est Celui qui a fait irruption dans ma vie contre toute attente. Celui qui me révèle que tout homme est aimé de Dieu. Compagnon de route que j'essaie de suivre en marchant à ses côtés (6-5).

Je résume ainsi mon témoignage autour de la parole de Paul : « *Je vis, mais ce n'est plus moi qui vis, c'est le Christ qui vit en moi (Gal.8,20). Le pivot de ma vie, mon rocher, c'est Lui, Jésus-Christ* » (10-12).

Que serais-je sans toi ?

Que serais-je sans Toi qui viens sans cesse à ma rencontre. Et dans l'Eucharistie, là où tu consens à te livrer totalement. Mystère

d'amour inépuisable, source et creuset de ma foi (6-16).

Seigneur, pourquoi m'as-tu "saisi" ? Tu as fortifié en moi ta vivante présence. Sans Toi, ma vie n'aurait pas eu de sens plénier (7-1).

Dans ma jeunesse, j'ai été "saisi par le Christ". J'ai fait la découverte inouïe de Jésus-Christ dans l'Évangile. Depuis, je n'ai cessé de cheminer avec Lui, de vivre avec Lui, de désirer partager cette Bonne Nouvelle partout où j'ai vécu (7-10).

Je crois en Jésus-Christ. Sa vie, son expérience d'homme révèlent confiance et proximité avec son Père et avec tout homme. Il nous révèle que nous sommes frères et enfants du même Père. Il nous assure sa Présence tous les jours. Seigneur, tu es là au cœur de nos vies, et c'est Toi qui nous fais vivre (7-11).

Mystère pascal

La dure expérience de doute dans ma foi, et dont je suis sorti, m'a permis de réaliser

combien est vraie cette présence du Christ en tout homme, dans son mystère de mort et de Résurrection. Toute réalité humaine peut être traversée de la puissance de la Résurrection (7-3).

La foi au Christ, pour moi, c'est toute ma vie. « *Le Christ n'a pas fait de théorie sur la souffrance ; Il l'a assumée et investie de sa présence en s'offrant sur la Croix* » (Claudel). C'est au Christ que je fais confiance pour une victoire possible sur le mal (8-6).

Le roc de ma foi, c'est Jésus-Christ. Sa vie, sa mort et sa résurrection sont le fondement de ma foi. Le Christ est chemin vers le Père et Il nous donne son Esprit. Il est vivant aujourd'hui comme hier, demain et toujours (9, p. 29).

Compagnon fidèle de ma vie

Jésus est devenu le compagnon fidèle de ma vie. Je Lui ai donné ma foi. Il m'a entraînée sur des routes inattendues, à travers les petits, les humbles, souvent dans la solitude, jamais dans la facilité. Je meurs d'envie de Le voir tel qu'Il est (9-26).

Je crois en Jésus-Christ, en son Esprit habitant l'humanité, précédant les disciples de Galilée, me précédant où je vais. Je crois en la Parole de l'Evangile qui rejoint et répond à la vérité de l'homme. Combien de fois je l'ai expérimenté au fond de moi-même (9, p. 37).

A partir de ma foi et, par suite, de mon expérience personnelle, j'exprime souvent un fort désir que l'Eglise ait un visage plus ouvert, qu'elle ne gêne pas l'émergence de la foi chez les jeunes par ses raideurs et par son langage (9, p. 6).

Réflexions

■ Le Christ est au centre de toutes les expressions : sa personne, sa vie, son message, sa passion, sa mort et sa Résurrection, sa Présence aujourd'hui parmi nous...

■ Le Christ est source d'amour, de paix, de force, de vie, de sainteté...

■ L'union au Christ mort et ressuscité se vit dans la fragilité et dans la force, dans la

faiblesse et la persévérance, dans la Nuit et la Lumière. La foi au Christ permet de traverser avec Lui de durs passages, de sortir vainqueur des épreuves de la vie, du doute et du découragement. Avec Lui, la confiance et l'espérance l'emportent (7-24).

L'Eglise est le milieu nourricier de la foi.

■ Le Christ est pour tous chemin de Dieu et chemin des hommes.

■ « *Personne dans l'histoire, aucun savant, aucun philosophe, aucun poète, ni aucun prophète n'a eu des paroles qui aillent aussi*

loin dans l'intelligence de l'expérience humaine, des paroles qui soient aussi éclairantes pour fonder son existence, ni aussi stimulantes pour vivre son histoire... que les paroles et la vie de Jésus. » (Joseph Rozier)

■ « *Le Seigneur nous mènera
par les chemins qu'Il lui plaira
Nous ne saurons que le louer,
nous ne saurons que l'adorer
Mon Dieu je voudrais T'aimer
malgré ma pauvreté, dedans ma pauvreté
Mon Dieu, je voudrais T'aimer !* »

(chant MDF)

AUX SOURCES DE LA FOI

L'un d'entre nous, Jésus-Christ

En devenant l'un d'entre nous en Jésus-Christ, Dieu ne dévalue pas sa divinité. Il la révèle dans sa plénitude car il demeure le

Dieu toujours plus grand, le Tout-Autre, dans l'acte même par lequel il assume notre humanité. « *C'est Lui-même qui a brillé dans nos cœurs pour faire resplendir la connaissance de sa Gloire qui rayonne sur le visage du Christ* » (2 Cor 4,6).

On pourrait penser qu'une telle connaissance de Dieu est réservée à une élite de spirituels ou de mystiques. Mais l'expérience ordinaire de l'Eglise l'atteste : des pauvres et des petits, des hommes et des femmes désarmés devant la vie, mais qui savent prier et aimer, perçoivent cette lumière de Dieu et la rayonnent.

L'action de grâce de Jésus se vérifie : « *Je te bénis, Père, Seigneur du ciel et de la terre, d'avoir caché cela aux sages et aux savants, et de l'avoir révélé aux tout-petits* » (Mt 11, 25). Nous ne pouvons pas hésiter à proposer cette expérience de Dieu à tout le peuple des baptisés... (Lettre p. 47-48).

La prière source pour la foi

Je vous écris de Chine. Ici, la foi est d'abord un chemin creux, laissant la place au silence et à la prière. La prière est vraiment une source pour la foi, avec la pratique de l'Evangile au quotidien. Je vous envoie ces deux prières eucharistiques, elles sont l'essentiel de ma participation aux professions de foi (5-7).

Le terrain de rencontre avec le Seigneur n'est pas seulement dans les rencontres, dans ce que je fais... mais il est pour moi dans la prière gratuite où j'essaie d'être disponible, souvent sans rien avoir à Lui présenter de bien valable, sinon une vie ordinaire, ma pauvreté spirituelle (5-1).

Je me dis croyant, chrétien, parce que j'ai fait la découverte du Christ et de l'Evangile. Dans le lien avec les autres, je dis que notre cœur et notre prière sont comme un creuset où l'Evangile et la vie des hommes, longuement médités, se rencontrent et s'éclairent mutuellement (9, p. 8).

Quatre heures du matin ! Insomnie. Les idées noires se bousculent dans ma tête. Les scénarios-catastrophes se déroulent. La vie de mes enfants et petits-enfants m'inquiète... « *Au secours, Vierge Marie, toi qui as connu la vie sur la terre et ses soucis, aide-moi, réfléchissons calmement...* » (9, p. 34).

Merci, Seigneur, pour ce numéro spécial de la revue "prier" sur les prophètes : Dom Helder ; le frère Roger de Taizé ; le père

Joseph ; mère Teresa ; sœur Emmanuelle ; l'abbé Pierre... Que ces prophètes de notre temps illuminent notre chemin. Seigneur, aide-nous à prier avec eux pour nous laisser imprégner de leur message, eux qui réalisent à leur manière l'Evangile de Jésus-Christ (6-12).

J'aime prier les psaumes

J'aime prier les psaumes. Cris d'hommes, d'une humanité en recherche. Cris de louanges, d'admiration, de détresse, de désespérance, de colère. J'y retrouve les cris des hommes d'aujourd'hui, les miens (10-2).

La prière des psaumes et l'Eucharistie sont ma nourriture essentielle. J'y retrouve mes deux sources : la Parole de Dieu et le Pain de Vie, en lien constant avec la parole et le pain de l'homme. Chaque jour, j'apprends à m'enraciner dans la foi et à progresser dans « l'amour qui surpasse toute connaissance » (Eph 5, 19). Ainsi ma joie demeure, et le sourire, et l'humour... (9, p. 30).

Une méditation devant la crèche provençale

L'enfant Jésus repose dans la crèche, Dieu prend racine dans l'humanité. Le Tout-Autre se fait homme ordinaire à la crèche.

Le silence de l'enfant-Jésus habite la crèche. Ce même silence crie aujourd'hui la dignité humaine chaque fois qu'elle est bafouée.

Les gens du village convergent vers l'enfant Jésus, l'habitant du pays comme l'étranger.

L'Esprit-Saint rend aujourd'hui plus scintillante l'Etoile pour l'homme qui se laisse mettre en route.

"Noël" et "nouveau" sont deux expressions synonymes en provençal.

« *Le monde ancien est passé, voici qu'une réalité nouvelle est là* » (2 Cor 5, 17) - (10-7).

L'eucharistie, une présence charnelle de Dieu

Je sais et mon credo et la théologie. Mais, dans l'Eucharistie, il s'agit d'autre chose. Il s'agit d'une présence charnelle de Dieu.

D'un cœur à cœur qui devient corps à corps. Passe le meilleur de Dieu : silence, écartement, paix, violence faite à notre vieille haine, et cette violence s'appelle pardon. Dieu indique. Dieu ne fait pas la route à notre place. Superbe intrusion de Dieu en nos vies. Belle est la vie ! Une étincelle d'éternité scintille en nous. Etrange tabernacle que nous sommes devenus (1-18).

Le mouvement qui anime ma foi est un combat continu pour alimenter ma vie spirituelle dans la prière. Ma prière, elle aussi, évolue suivant les étapes de mon itinéraire. Je n'écoute pas la Bible tout à fait comme dans les périodes précédentes de mon existence. Un verset de psaume, une antienne d'ouverture de la liturgie du jour peuvent suffire à nourrir ma prière du matin. J'aime me plonger de temps en temps dans la liturgie grégorienne du dimanche, chez mes amies bénédictines de l'abbaye voisine. C'est pour moi comme le puits de Jacob. Et, quand la situation est trop lourde à porter, je sais qu'elles veillent dans la prière (9, p. 32).

Lumière dans la nuit

Je suis souvent dans la Nuit, le silence de Dieu. Mais pourtant une lumière surgit. C'est à travers la rencontre des "petits", des "sans-nom", ou celle des hommes qu'on dit non-croyants. J'ai compris que la lumière était plus belle quand elle nous sort de la Nuit. Ma recherche de Dieu continue alors. Elle est rude, décapante, éprouvante, mais passionnante (3-10).

J'ai lu deux fois le livre "Le Christ de Jean de la Croix". Cette lecture m'a aidé à mieux situer ce qu'on appelle "le doute", que je traduis plutôt ainsi : "la recherche permanente de Dieu". « *En nous donnant son Fils, qui est sienne Parole, Dieu nous a tout dit en une seule fois, en cette Parole* » (Jean de la Croix) - (10-10).

J'aime méditer Jean de la Croix. Il écrit : « *Dans la nuit obscure de cette vie, je la connais la source, par la foi, mais c'est de nuit - Cette source éternelle appelle toutes créatures qui viennent boire de son eau, dans l'ombre, car c'est la nuit* » (9, p. 30).

Réflexions

■ La prière, souvent mentionnée dans les textes, c'est l'aliment, la nourriture solide pour vivre.

■ Les psaumes sont très souvent cités comme forme universelle de prière.

■ L'Eucharistie est l'occasion de beaux développements, de profondeur de pensée, dans les textes.

■ Plusieurs "modèles" sont indiqués pour approfondir la spiritualité : Thérèse de Lisieux ; Jean de la Croix ; St Paul ; mère Teresa ; l'abbé Pierre...

■ Une spiritualité missionnaire se dégage de toutes ces pages. Elle comporte essentiellement Présence et Partage - Engagement et service - Lien Foi et Vie - Amour privilégié des plus petits, des pauvres de la société, des exclus - Amour évangélique, sans condition, sans mesure, amour gratuit.

■ A chaque page, chez tous, hommes et femmes, laïcs-religieuses-prêtres, on retrouve

ce qu'on peut appeler la visée et la spiritualité de la Mission de France : « *Consacrer sa vie au dialogue avec ceux qui ne partagent pas la foi chrétienne, en France et dans le monde. Etre présent dans divers milieux sociaux auprès des personnes défavorisées.* » Ce qui se traduit le plus couramment par les termes de "être avec", "vivre avec", avec une attention particulière au monde de l'incroyance et au monde des pauvres. C'est la réalisation concrète du seul commandement : « *Aimez-vous les uns les autres comme je vous ai aimés.* » (Jn 15, 12)

■ Le fondement de l'espérance, c'est la confiance dans la grâce et la Parole de Dieu. « *Heureux l'homme qui met sa confiance dans le Seigneur. Il est comme un arbre planté près des eaux* » - « *Et ceux qui mettent leur espérance dans le Seigneur trouvent des forces nouvelles* » (Isaïe 40, 31). Ces forces nouvelles, chaque auteur de ces "Professions de Foi" les trouve et les puise près du Seigneur.

■ La prière est passage de l'homme à Dieu et de Dieu à l'homme. Elle est chemin d'espérance. Espérance puisée dans la Bible, célébrée dans l'Eucharistie, manifestée dans la

vie. Prier, c'est contempler, et contempler, c'est devenir. Simone Weil disait : « *C'est étonnant comment mes idées changent quand je*

les prie. » Ne peut-on pas dire tout autant : « *C'est étonnant comme les autres changent, quand je les prie !* »

UNE FOI EN L'HOMME

En ce temps qui est le nôtre

En ce temps qui est le nôtre, nous ne pouvons pas oublier que nous sommes les héritiers d'une longue histoire, parfois glorieuse, parfois aussi dramatique et marquée par le péché des hommes... La société française, avec ses crises et ses incertitudes, est inséparable des autres sociétés européennes, et que nous savons également reliée à d'autres peuples du monde, spécialement en Afrique, au Moyen-Orient, en Asie et en Amérique du Sud, et que nous avons sans cesse à pratiquer "l'échange des dons" avec ces autres peuples, dans le domaine de la foi vécue et proposée comme une ressource pour vivre et pour servir la vie des autres...

Nous voilà donc appelés à vérifier la nouveauté du don de Dieu, de l'intérieur même de notre foi vécue dans cette société incertaine qui est la nôtre (Lettre p. 14 et 15 - p. 25).

La planète terre

Parmi des milliards de galaxies constituées de milliards d'étoiles, une petite planète bleue dont des miracles d'équilibre font qu'elle est vivante : la Terre. Sur cette planète vivent des hommes. Un homme dans cet immense univers n'est rien qu'une parcelle infime de sable sur les rivages du Cosmos...

Oui, mais cette poussière de matière organisée est consciente : elle s'émerveille quand elle s'éveille à la beauté. Elle s'extasie

quand elle est saisie par l'amour. Elle se disloque quand elle est transie par la souffrance qui vient du malheur des catastrophes naturelles ou du mal des hommes (10-16).

Je pense avec Teilhard que l'Evolution a un sens qui conduit de la matière à la vie, de la vie à l'Esprit, jusqu'à l'intelligence de l'homme. Je crois que la foi dans le devenir de l'humanité et la foi au Dieu de Jésus-Christ sont inséparables (4-7).

Nous croyons en l'évolution du monde. Nous croyons donc en l'homme institué responsable dans ce devenir de l'Evolution. Nous croyons qu'au terme le Monde est appelé à s'unir à Dieu, source de l'Amour... Dans l'aventure humaine, Pierre Teilhard éclaire notre marche. En suivant l'étoile de Bethléem, nous allons vers l'en-avant sous l'impulsion de l'Esprit-Saint, expression de l'Amour qui a sa source et son accomplissement en Dieu (Atelier Teilhard 4-16).

Les sciences humaines m'ont fait découvrir l'existence de zones profondes de l'homme, dans son rapport avec lui-même, avec ses semblables, avec le Cosmos. L'être

humain est "sexué", donc "manquant". Dans son livre, Maurice Bellet fait dire à Dieu : « *Le mieux que vous puissiez faire est d'être le plus humain possible. C'est alors que vous serez le plus proche de moi* » (4-5).

Je crois que l'univers a été créé pour l'homme. Je crois que l'homme est appelé à le perfectionner. Je crois que l'homme co-créateur est assisté dans sa tâche par le Dieu Créateur (8-4).

Je crois en Dieu qui croit en l'homme.
Je crois en Dieu qui s'est fait homme.
Je crois que, pour Dieu, l'homme est premier (2-14).

Ma foi, c'est l'autre

Ma foi, c'est l'autre. Un sourire, un regard plein de bonté, une poignée de main chaleureuse, une parole, un baiser plein de tendresse. Ma foi, c'est une rencontre, un échange, une écoute. Ce sont des gestes, des paroles où je perçois la présence de Dieu (8-7).

Je crois en l'homme, avec les autres hommes, croyants ou non-croyants. Ma foi en Jésus-Christ se vit dans mon engagement

syndical, associatif et politique, avec les autres femmes, les autres hommes. Le bonheur, c'est de partager la foi en Jésus-Christ avec des frères, chrétiens ou non (9, p. 36).

Je rencontre l'incroyance à tous les tournants du chemin, même si aujourd'hui elle semble avoir perdu de sa séduction. Je sais maintenant que ma tâche, la vraie tâche est plus cachée, plus en profondeur. Je la traduis ainsi : « *Elle est de m'approcher de Lui et de L'écouter.* » (6-14).

Il y a maintenant plus de quarante ans que j'ai accepté de suivre Jésus-Christ. C'est Lui qui a donné sens à mon existence. Jésus m'a fait sortir de mon individualisme pour aller à la rencontre de l'autre, mon frère : le compagnon d'équipe, le croyant qui partage mes convictions ou la foule de "ceux qui croient autrement" (7-20).

Lorsque j'essaie de formuler ma relation aux autres, il y a un mot qui me vient sur les lèvres, c'est celui de la rencontre. J'aime relire toutes mes rencontres de la journée à la lumière des gestes, des paroles, des attitudes de Jésus dans l'Évangile (4-20).

Je ne crois pas en Dieu sans l'homme
Je ne crois pas en son Fils sans mes frères
Je ne crois pas en l'Esprit sans l'amour (3-31).

Une humanité blessée

Je crois que moi-même et les autres, nous sommes une humanité blessée. Je suis en risque permanent d'être inhumain. Pourtant, je crois à l'amour. Je crois que Jésus Ressuscité est la Promesse commencée de notre vie dans un corps nouveau, dans un tissu de relations heureuses délivrées de la mort. Souvent j'ai envie de crier devant l'individualisme, la bêtise humaine... Crier. Si je crie, c'est parce que je suis vivant, c'est parce que je crois à la vie (9, p. 35).

Je crois en l'amitié qui demeure parce qu'elle est basée sur l'amour, l'amour du Père pour les hommes. Ma foi se manifeste devant la souffrance, la maladie et la mort d'êtres chers. Ce qui anime ma foi, c'est l'amour que Dieu porte à tout être vivant (3-9).

Ma foi se manifeste dans le regard des autres, les pauvres. L'Esprit habite beaucoup

de gens simples, qui mènent une vie bien ordinaire. Tout ce qui est profondément humain est foi et avancée, à mes yeux (9, p. 36).

Deux mots marquent ma vie : pauvreté et infirmité. Pauvreté en famille : non pas la misère, mais pauvreté "ordinaire", celle de millions de gens dans ces années-là, avec un problème plus marquant : le logement - Infirmité avec un handicap lourd. Cette infirmité m'a appris une autre forme de pauvreté, mais aussi elle m'a appris à dépasser mes limites. Elle m'a conduit à une conviction : Il ne faut jamais baisser les bras... (3-17).

Réflexions

■ Un livre passionnant intitulé "La plus belle histoire du monde" (Seuil) dévoile les secrets de nos origines. On se reprend à fredonner ce refrain :

*« C'est la plus belle histoire du monde
C'est la plus belle histoire d'amour
Dieu nous a donné le monde
Dieu nous a donné la vie.
C'est la plus belle histoire d'amour. »*

■ Dans les "Professions de foi", à travers tant d'expressions, on découvre le mal-être de beaucoup de gens dans notre société, les maux de notre planète offerts par la télé avec ses terribles images, et tant de détresses rencontrées sur notre route.

■ La rencontre avec tant de blessés de la vie et les réponses que chacun peut y donner fait penser à cette parole de l'apôtre Pierre : « *Si quelqu'un a le don de service, qu'il s'en acquitte avec la force que Dieu communique* » (1 P. 4, 10-11). Comme aussi cette prière : « *Seigneur, sur les hommes qui n'ont pas reçu ta lumière, fais lever ton soleil, Jésus-Christ.* » Et nous savons que "la route est belle qui va vers l'autre".

■ Avec les exclus, les pauvres, les étrangers, les sans-voix, les sans-papiers, les exploités... beaucoup sont présents sur le terrain. Ils expriment leur attitude par ces simples mots : partage ; solidarité ; proximité ; amitié ; un combat ; un silence ; un même chemin...

■ Le terme de non-croyants, de ceux qui croient autrement interroge toujours les uns et les autres, car ils sont nos compagnons quotidiens.

■ Le silence de Dieu devant le Mal, face à tant de malheurs, est une épreuve pour la foi. Chez beaucoup de nos contemporains, c'est la pierre d'achoppement de la foi. Et la croix demeure pour eux "scandale et folie".

■ Nous nous accrochons fermement à cette Incarnation du Fils de Dieu par laquelle se manifeste l'amour, la tendresse de Dieu pour ses enfants, la solidarité de Dieu avec les hommes... Pour nous, PO, ce qui change peut-être aujourd'hui, c'est une meilleure prise en compte de l'autre dimension du Christ : la Ré-

demption. Mais, pour autant, nous avons du mal à accepter cette dimension de la Croix à porter..." (Courrier PO - mars 97, p. 31).

■ Paul osait dire : « *Avec le Christ, je suis fixé à la Croix.* » Mais la Croix concilie l'horizontal et le vertical. Le corps humain représente ces deux dimensions : c'est un appel à regarder vers le Haut, vers Dieu, et à ouvrir grand les bras vers nos frères, les hommes. Le symbole unit le visible et l'invisible. La Croix est Pascale. Elle ouvre à la Vie, à la Lumière. C'est la nuit qu'il est beau de croire à la Lumière !

UNE FOI EN LA VIE

Un ensemble de mutations profondes

La crise que traverse l'Eglise aujourd'hui est due, dans une large mesure, à la répercussion, dans l'Eglise elle-même et dans la vie de

ses membres, d'un ensemble de mutations sociales et culturelles rapides, profondes et qui ont une dimension mondiale.

Nous sommes en train de changer de monde et de société. Un monde s'efface et

un autre est en train d'émerger, sans qu'existe aucun modèle préétabli pour sa construction...

Cela dit, nous ne sommes pas les seuls à peiner pour comprendre ce qui arrive. Les innombrables recherches actuelles dans les domaines de la sociologie, de la philosophie politique, ou des réflexions sur l'avenir de la culture et des traditions nationales montrent bien la profondeur des questions de nos contemporains sur une situation de crise qui affecte tous les secteurs de l'activité humaine (Lettre p. 22).

Ma foi est comme le fil rouge

Ma foi est comme le fil rouge – filet de sang – dans le tissu complexe des expériences qui ont constitué ma vie. Expérience du mariage : icône possible pour une reconnaissance du Dieu-Trinité, du Dieu de relations. Expérience de la fraternité : icône possible d'une reconnaissance de l'Esprit qui souffle où il veut, principe de liberté, d'initiative, de créativité - Expérience de la vie citoyenne : icône

possible pour une reconnaissance du Royaume, réalité collective en gestation dans l'Histoire (3-4).

Ma foi sur tous les navires

Ma foi, elle se manifestait sur tous les navires au cours de mes 23 ans comme marin, devenu prêtre, pour la prière et la défense de mes compagnons les plus vulnérables face aux commandants maîtres après Dieu, ainsi que dans l'engagement syndical pour rendre plus humaine la profession... Depuis ma retraite, ma foi s'exerce encore auprès de mes compagnons retraités comme moi, mais surtout par une sensibilisation à l'échelle planétaire en faveur des pays du Tiers-Monde (8-3).

J'étais ouvrier agricole

J'étais ouvrier agricole dans une ferme de mon pays. Je labourais avec mes deux bœufs. En une fraction de seconde, je suis comme renversé à l'intérieur de moi. Un amour immense m'envahit. Une présence. Une force.

Dans le même mouvement, je réalise que beaucoup, comme moi, n'ont pas trouvé le sens de la vie : se laisser aimer de Dieu et aimer. Tout de suite, ma foi "retrouvée" est dans le sillage missionnaire (9-4).

Mon travail à l'école

Je ne fais rien de neuf. Je ne vis rien de neuf, sinon mon engagement au ras de la vie quotidienne : ma vie de travail à l'école. Ecole d'un quartier de fort taux de chômage : 42%. Nous ne faisons rien de plus que d'être là, à y croire encore : témoins et acteurs, avec toutes les forces de vie, d'espérance qui se jouent là... (10-23).

Un engagement près des malades du sida

La foi qui me fait vivre est beaucoup marquée par les événements qui inscrivent leur empreinte dans ma vie spirituelle. Ce que je peux dire de ma foi aujourd'hui est marqué par mon engagement près des malades du

sida. Cet engagement est pour moi une école de la foi dans la mesure où j'y apprends le sens de la difficulté dans la durée. J'apprends aussi à inscrire dans la réalité mon désir de vivre l'écoute et l'accompagnement. Le chemin de la découverte de mes propres limites est un préalable qui me semble indispensable pour écouter des personnes en souffrance et les accompagner... (9, p. 31).

Mon expérience du bonheur

Ce sont, bien sûr, de très grandes joies familiales comme la rencontre d'un être avec qui on partage un projet de vie, la naissance d'un enfant, expression charnelle d'un désir de vie. Espérance et inquiétudes tout au long de son cheminement. Moments de communion, de grâce, quand le partage du vécu semble nous "dépasser", quand l'harmonie semble faire fi de nos limites, de nos différences. Le mariage, la naissance des enfants apportent une expérience d'amour que je ne soupçonnais pas. Et cet amour "déborde". Il exige d'être partagé, autrement il étouffe... Il me permet d'entendre les appels de mon

quartier, à l'école. Il me fait découvrir une part d'éternité, qui me permettra de faire face à la séparation et de la vivre d'une façon autre (7-17).

Mon bonheur, c'est de rencontrer des gens ordinaires, anciens travailleurs comme moi, d'être en compagnonnage, en amitié avec eux, et pouvoir les aimer, les aimer comme Jésus. Jésus qui sûrement les accompagne, comme il m'accompagne moi aussi dans ma vieillesse (9, p. 10).

Comme un diamant

Le bonheur, je crois que c'est quelque chose de profondément intérieur. Une attitude, un regard, une écoute. C'est quelque chose que l'on a à l'intérieur, mais que les autres nous révèlent. C'est comme un diamant. Il a en lui les capacités de réfléchir la lumière. Mais il a besoin de lumière pour briller, et d'être taillé. Plus il a de facettes, plus il est beau. Plus ceux que nous rencontrons sont nombreux et divers, plus le bonheur est grand (7-27).

Une prière de fin de vie

Voici ma prière :

« Aide-nous, Seigneur, à aimer les autres comme des frères.

Aide-nous aussi à abandonner chaque jour notre vie

dans une prière d'offrande, de paix, de louange.

Merci, Père, de ces années de "fin de vie", où nous entrons peu à peu dans la sagesse et aussi dans la joie de la recherche de l'essentiel » (6-10).

Le chemin aujourd'hui, demain

Il y a le chemin derrière nous que nous oublions parfois.

C'est lui qui nous a portés et menés jusque là.

Mais c'est cette lumière devant

Qui nous fait aller de l'avant.

Même si là où nous irons,

Demain,

Nous est caché par un détour du chemin... (3-29).

ENVOI

La mission sur les traces d'Abraham

Aujourd'hui, demain : la mission est toujours un envoi, un départ, une marche.

Ce chant "Partir de Ur, en Chaldée" a rythmé les premières années de la MDF et les premiers départs de Lisieux. Il reste d'actualité. L'auteur est Joseph Rousselot :

*« Partir de Ur, en Chaldée
Tout quitter, tout laisser, tout,
Lâcher tout, partir sans lien,
sans rien, couper tout lien.
Rien.*

*Partir de Ur, en Chaldée,
sur l'ordre de Dieu, à la voix de Dieu
Qui dit : Va, lâche tout et va.
Partir de Ur, en Chaldée,
dans le désert, dans la nuit,
sur les seuls gages de Dieu,
vers la terre d'allégresse,
vers la terre d'abondance innombrable
Comme les sables du rivage,
Comme les étoiles innombrables des
cieux.
Partir vers Dieu.
Partir de Ur,
En Chaldée... »*



Une carte et une lumière pour la route

Présentation par Jean-Marie PLOUX

Lors de notre dernière Assemblée Générale, Bernard Lacombe demandait dans une intervention publique s'il ne fallait pas s'interroger à nouveaux frais sur la notion de "mission". La question se justifie à plus d'un titre.

Evoquons seulement deux points.

- Lorsque la Mission de France fut créée en 1941-42, c'était sur la lancée du mouvement de conquête missionnaire qui animait l'Eglise depuis le XVI^e siècle. Aujourd'hui, on parle de "dialogue".
- Faut-il souligner aussi la différence de contexte ? Cette mondialisation qui devient aujourd'hui celle des échanges de toutes natures entre les hommes était, à l'époque, celle du sinistre chaudron où elle recevait sa première forme : la guerre qui engendra la partition du monde en deux camps. Le troisième, dit du Tiers-Monde, étant livré à la convoitise des deux premiers.



Le livre que Christophe Roucou vient de publier aux Editions de l'Atelier arrive à point nommé comme contribution à cette nouvelle intelligence de la mission. C'est d'ailleurs le sous-titre : *La Mission a-t-elle encore un sens ?* de l'ouvrage intitulé, d'une manière un peu décalée car le projet de l'auteur est plus modeste : La Foi à l'épreuve de la mondialisation.

Mais un autre livre, également annoncé dans la dernière livraison de la Lettre aux Communautés, Notre Père qui es en enfer, de Pierre Raphaël (Edition Desclée de Brouwer), apporte aussi sa lumière intérieure à cette interrogation.

On pourrait s'attacher à relever les points communs entre les auteurs, le plus amusant étant peut-être que Pierre – qui vit dans les déserts de New York – se réfère à l'ermite saint Antoine (p.114) alors que Christophe habite Suez, à quelques encablure de sa grotte, qu'il a récemment visitée avec Jean qui vient de repartir pour la Chine...

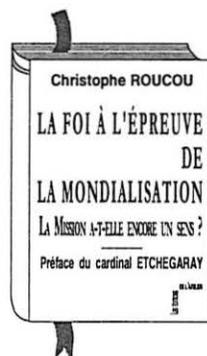
Mieux vaut souligner les différences car ce sont elles qui donnent leur prix à chacun des ouvrages et les rendent complémentaires. On peut dire du livre de Christophe qu'il retrace, d'une certaine manière, l'itinéraire d'existence et de pensée de



chacune et chacun d'entre nous parti un beau jour « à la suite de Jésus-Christ, à la rencontre de tout homme, particulièrement de ceux et celles qui sont les plus éprouvés, pour manifester l'amour de Dieu, reconnaître ensemble les signes de sa grâce et de son Esprit » (p.66). Cette réflexion s'offre à nous comme ces cartes qui guident les voyageurs sur les chemins de grande randonnée...

Celui de Pierre est comme une lampe allumée que l'on tient pour éclairer la route, puisqu'il parle de la prière. Ou plutôt non : ce n'est ni un livre de spiritualité, ni un livre de prière. D'ailleurs ces genres littéraires ne m'intéressent guère... alors que je suis touché par les mots de Pierre. Pourquoi ? sans doute parce que s'y expose dans une simplicité absolue la vie intérieure d'un homme qui ne triche pas. Ni avec les hommes, ni avec Dieu.

Commençons par le livre de Christophe. De ce livre, facile à lire (dans le genre "théologie", c'est rare), je propose trois extraits qui m'ont paru, le premier, marquer un point de départ, le second, noter un changement d'ordre de route et le troisième, poser le fondement ultime de cet envoi qui n'a aucun sens s'il ne s'inscrit dans celui de Dieu qui vient à l'homme. Le panorama esquissé dans l'ouvrage est beaucoup plus vaste...



La Foi à l'épreuve de la mondialisation La Mission a-t-elle encore un sens ? Christophe ROUCOU

• Passer sur l'autre rive

A la manière de Paul

Nous aimons souvent dire que nous comprenons notre ministère de prêtre à la manière dont Paul, l'apôtre, a vécu le sien. Deux épisodes de sa vie sont souvent cités en référence. Le premier, c'est la vision de Troas et l'appel à passer sur l'autre rive (Ac 16), le second, c'est le discours à l'Aréopage d'Athènes (Ac 17).

Nous lisons dans les Actes des Apôtres : « *Pendant la nuit, Paul eut une vision ; un Macédonien était là, debout, qui lui adressait cette prière : "Passe en Macédoine, viens à notre secours !"* » (Ac 16, 9). De même que Paul ressent et entend l'appel de cet inconnu, de même le cardinal Suhard parcourant les banlieues de Paris éprouvait comme un appel la vie de ces milliers d'habitants éloignés de l'Eglise, de même les premiers prêtres-ouvriers avaient été saisis par leur expérience en Allemagne avec les jeunes du Service du Travail obligatoire (STO) et les appels qu'ils y avaient reçus, de même aujourd'hui nos frères plus jeunes sont saisis par la situation de précarité des jeunes des banlieues des grandes villes. Il y a cette expérience commune que la mission demande



un déplacement géographique ou sociologique, un changement de milieu si ce n'est de lieu, passer chez l'autre, souvent étranger, vivre dans une autre culture, même s'il n'y a pas de mer à franchir.

Les premiers prêtres-ouvriers ont parlé de leur mission en terme de naturalisation dans la classe ouvrière, comme auparavant des "missionnaires" parlaient d'indigénation, les uns et les autres se nourrissaient d'une théologie et d'une spiritualité de l'incarnation, à la suite de Jésus-Christ.

Changer de lieu géographique, en franchissant les mers mais aussi en passant du centre ville aux banlieues ou aux baraques des grands chantiers, du bourg aux logements des ouvriers agricoles saisonniers, c'est aussi changer de milieu sociologique et culturel. Et là, le déplacement est dépaysement, perte du langage et des repères et il suppose un long chemin pour entrer un peu dans la culture de l'autre.

Ce déplacement qui a marqué physiquement mes frères prêtres ouvriers agricoles, ouvriers à la chaîne, ou ceux qui travaillent sur les grands chantiers de travaux publics est aussi un déplacement spirituel intérieur. S'il est une expérience commune aux membres de la MDF, qu'ils soient des premières générations ou qu'ils aient été récemment ordonnés dans les années 90, qu'ils soient parmi les premiers prêtres-ouvriers ou ceux qui travaillent dans la recherche scientifique aujourd'hui, dans les quartiers Nord de Marseille ou quelque part en Chine, c'est celle du déplacement intérieur que provoque la rencontre de l'autre. Vivre en France avec des gens pour qui l'Eglise est sur une autre



planète, vivre dans un pays où pour 90 % des gens le mot Dieu n'a aucun sens, vivre au quotidien avec des musulmans, atteint notre foi chrétienne et la façon dont nous essayons de l'exprimer. La rencontre de l'autre ne peut pas ne pas être, d'une manière ou d'une autre, altération, au sens où nous devenons autre, au sens aussi où notre pensée, nos sentiments, notre relation à Dieu sont travaillés et atteints par ce que nous vivons. Altération veut dire aussi qu'il y a un risque couru : celui d'une modification, voire d'une perte. Nous aimons dire que vivre la mission c'est vivre de telle façon que l'aventure spirituelle des autres, de nos compagnons, nous devienne intérieure. Comme Jacob sort boiteux de la hanche de son combat avec l'ange du Seigneur (Gn 32, 24), nous ne sortons pas indemnes de ce chemin de vie et de dialogue avec ceux et celles auxquels l'Eglise nous a envoyés.

C'est là que je voudrais évoquer un deuxième épisode de la vie de Paul : son discours à l'Aréopage d'Athènes (Ac 17). Paul, le Juif, pétri du meilleur enseignement religieux, illuminé par la rencontre de Jésus-Christ sur sa route, animé du désir d'annoncer l'Évangile au cœur de la culture grecque, Paul annonce le message chrétien sans utiliser les mots habituels de l'Eglise. Les mots du kérygme qui reviennent fréquemment dans les discours de Pierre ou Paul, rapportés dans le livre des Actes ne sont plus là. Paul utilise les expressions et les concepts des philosophes grecs habituels pour ceux auxquels il veut s'adresser mais il ne cite pas le nom de Jésus ni aucun de ses titres, Christ, Fils de l'Homme... Il entend, en effet, essayer de parler leur langue, de pouvoir sinon être écouté et compris du moins être entendu. Jean-Paul II y voit un modèle d'inculturation (cf. *Redemptoris Missio*, 37). Mais il convient de préciser



que ses auditeurs se moquent de lui et que Paul doit partir ! Ce discours d'Athènes illustre la tâche qui est aussi la nôtre : « Dire Dieu à l'homme d'aujourd'hui », pour reprendre les termes de la recherche de la Mission de France ces dernières années. Ce processus d'inculturation suppose du temps, passe par des échecs.

A "la boussole de l'Esprit"

Paul, en traversant la mer Egée, abordait un autre pays que le sien, une culture cent pour cent hellénique, la religion grecque et ses mystères mais il connaissait déjà un peu tout cela par sa vie à Tarse et sa formation, de plus il parlait la langue grecque. Mais pour beaucoup d'entre nous, passer sur l'autre rive, celle de la classe ouvrière, celle des campagnes déchristianisées, ou encore celle de la recherche et des hôpitaux sans parler de la vie au Maghreb, c'était perdre les repères acquis par le milieu d'origine ou la formation, c'était s'aventurer en terre inconnue sinon étrangère, c'était devoir apprendre une autre langue, entrer dans une autre culture.

Nous aimons utiliser le terme "aventure" et l'expression "aventurer la foi", la nôtre et celle de l'Eglise, non pas pour jouer aux héros de je ne sais quel jeu télévisé, mais pour dire combien vivre la mission conduit à larguer les amarres et avancer en eau profonde... Partager la vie d'hommes et femmes qui ne croient pas en Dieu, c'est aussi laisser leurs questions retentir au plus intime de nous-mêmes. Cela a été et est pour certains d'entre nous, comme pour Thérèse de Lisieux sous le patronage



duquel le cardinal Suhard a placé la fondation du séminaire MDF à Lisieux, vivre l'expérience du doute et de la nuit de la foi.

Une expression d'André Bossuyt résume cela. Nommé évêque de la MDF en avril 1974, il décide, pour comprendre le ministère de ses prêtres, de passer deux mois au travail avec l'équipe de Marseille et c'est là que la mort le saisit. Si, à plus de soixante ans, c'est sa première expérience de travail salarié, il exprime ce que d'autres parmi nous ont vécu au début de leur itinéraire sur l'autre rive :

« Il n'est pas facile de rencontrer sérieusement ce "nouveau monde", celui qui subsiste totalement en dehors de nos circuits, celui où nos points de repère pour situer notre action, notre langage, et finalement notre personne n'existent pratiquement plus. (...) Il s'agit d'une marche où il faut, au milieu de la forêt vierge, tailler son chemin sans carte mais... avec la boussole de l'Esprit-Saint, dont les lumières sont à recevoir en Eglise. »

pp. 44-48

• **Après Vatican II, la mission transformée**

Ici encore rapidement, il s'agit de donner les grands axes de compréhension et de mise en œuvre de la mission par l'Eglise catholique depuis Vatican II, de 1965 à 1986. On peut en privilégier trois : le combat pour la justice à travers le développement et la libération des peuples,



l'inculturation de l'Évangile dans des cultures étrangères, le dialogue avec les "incroyants" et les croyants des autres grandes traditions religieuses et/ou spirituelles.

La mission comme combat pour la justice

Pendant les années soixante, avec l'indépendance de nombreux pays dits du Tiers-Monde, en particulier en Afrique, les chrétiens se sont investis dans le développement. Un exemple de ce courant est l'encyclique de Paul VI, *Populorum Progressio*, sur le développement des peuples, en 1967. Il justifie son appel ainsi : « *Les peuples de la faim interpellent aujourd'hui de façon dramatique les peuples de l'opulence. L'Église tressaille devant ce cri d'angoisse et appelle chacun à répondre avec amour à l'appel de son frère.* » Et il ajoute : « *Le développement ne se réduit pas à la seule croissance économique. Pour être authentique, il doit être intégral, c'est-à-dire promouvoir tout homme et tout l'homme.* »

Puis, sous la poussée des situations d'oppression et de dictatures militaires que connaissent plusieurs pays d'Amérique latine, apparaît un combat pour la libération, combat des pauvres, combat qui donne naissance à la théologie de la libération et au mouvement des communautés de base. La mission est alors aussi pensée comme un chemin de libération. Et le synode des évêques qui se réunit à Rome en 1971 déclare :

« *Le combat pour la justice et la participation à la transformation du monde nous apparaissent pleinement comme une dimension*



constitutive de la prédication de l'Évangile, qui est la mission de l'Église pour la rédemption de l'humanité et sa libération de toute situation oppressive. »

Il faudrait aussi évoquer toute l'élaboration de la théologie de la libération en Amérique latine, et ses répercussions dans toute l'Église, y compris au niveau romain. Après les mises en garde de responsables romains, on peut noter que dans son encyclique *Redemptoris Missio*, Jean-Paul II fait sien un passage de la déclaration finale des évêques latino-américains réunis à Puebla, en 1979 : « *Nous faisons nôtre à nouveau, avec une expérience renouvelée à la force vivifiante de l'Esprit, la position de la deuxième conférence générale qui avait fait un choix clair, prophétique, en faveur des pauvres dans la perspective de libération intégrale.* »

La mission comme inculturation

Le second axe, c'est la mission comme inculturation de l'Évangile. Qu'entend-on par inculturation ? Voici la définition donnée par Pedro Aruppe, général des Jésuites, définition qui est devenue la référence théologique :

« L'inculturation est l'incarnation de la vie et du message chrétiens dans une aire culturelle concrète, en sorte que non seulement l'expérience chrétienne s'exprime avec les éléments propres à la culture en question (ceci ne serait encore qu'une adaptation superficielle), mais aussi que cette même expérience devienne un principe



d'inspiration, à la fois norme et force d'unification, qui transforme et recrée cette culture, étant ainsi à l'origine d' "une nouvelle création". »

En Afrique, en Inde, en Amérique latine, les chrétiens désirent vivre et dire l'Évangile dans leurs cultures, sans être enfermés dans les cultures de ceux qui les leur ont apportées. Le mouvement de traduction de la Bible dans les langues multiples s'est développé ; des peuples revendiquent de pouvoir aussi célébrer en intégrant des éléments de leur culture. Ainsi, après des années, Rome reconnaît le rite zaïrois. Mais traduire la Bible ou la liturgie dans une autre langue, c'est toucher à toute une culture et à la manière dont une culture structure la personne. La véritable inculturation suppose un double mouvement. L'Évangile marque les nouvelles cultures mais l'Église aussi est transformée par le fait que des Indiens, des gens de Tanzanie, ou des jeunes de banlieue deviennent catholiques. Une culture accueille l'Évangile et ceci la transforme, mais l'Église aussi accueille des expressions nouvelles et ceci la convertit. Comme vient de l'écrire Michaël Amaladoss : *« Ce qui se passe en pratique, c'est qu'une communauté avec sa version inculturée de l'Évangile en rencontre une autre dont la culture est soutenue par sa propre religion. Ce qui s'en suit est donc un dialogue interculturel et inter religieux et c'est de ce dialogue que quelque chose de nouveau devrait émerger. »*

La mission comme dialogue

Enfin, le troisième axe est celui du dialogue avec ceux qu'on appelait les incroyants et avec les croyants d'autres traditions



religieuses, qu'on appelait les non-chrétiens. Aujourd'hui, les chrétiens voudraient ne plus définir les autres par rapport à eux avec des qualificatifs négatifs. Nous parlerons plus volontiers du dialogue avec d'autres croyants ou avec des hommes et des femmes d'autres convictions. Pour faire bref, disons qu'après le temps des pionniers ; L. Massignon avec la tradition mystique de l'Islam, H. Le Saux, moine bénédictin français parti en Inde à la rencontre de l'hindouisme et devenu Swami Abishiktananda, est venu le temps des Eglises locales engagées comme telles dans le dialogue. Ces Eglises sont souvent en situation minoritaires au sein de grandes traditions religieuses ou spirituelles : le bouddhisme ou l'hindouisme en Asie, l'Islam en Afrique ou en Asie. Les évêchés du Maghreb ou d'Asie (Federation of Asian Bishops' Conference, FABC) dans plusieurs documents font part de leurs réflexions théologiques sur ce dialogue.

pp.76-79

• Dialogue du Verbe et de l'Esprit Dans l'histoire

Au fondement de ces réflexions, il y a la conviction de foi que Dieu continue sa présence et son œuvre aujourd'hui dans la vie et l'histoire des hommes par son Verbe et son Esprit. Irénée de Lyon évoque le geste créateur de Dieu par ses deux mains que sont le Verbe et



l'Esprit : « *Comme s'Il [Dieu] n'avait pas ses mains à lui ! Depuis toujours, en effet, il y a auprès de lui le Verbe et la Sagesse, le Fils et l'Esprit. C'est par eux et en eux qu'Il a fait toutes choses, librement et en toute indépendance* » (*Adversus Haereses, V, 1, 3*). Suivant Irénée, et passant de la création à la révélation, je crois que l'on peut légitimement dire que Dieu se révèle aujourd'hui par son Verbe et son Esprit.

Et si le Verbe s'est fait chair en Jésus de Nazareth, si l'Esprit de Dieu lui a été donné en plénitude au jour de son baptême, nous reconnaissons dans la foi aussi que leur présence et leur action ne sont pas limitées dans le temps et dans l'espace.

Jean-Paul II l'écrit à propos de l'Esprit : « *L'Esprit se manifeste d'une manière particulière dans l'Eglise et dans ses membres ; cependant sa présence et son action sont universelles, sans limites d'espaces ou de temps* » ; il ajoute :

« *La présence de l'activité de l'Esprit ne concerne pas seulement les individus, mais la société et l'histoire, les peuples, les cultures, les religions. (...) C'est encore l'Esprit qui répand les "semences du Verbe", présentes dans les rites et les cultures, et les prépare à leur maturation dans le Christ.* »

A la suite du Concile Vatican II, il réutilise cette catégorie théologique de "semences du Verbe" inventée par Justin au II^e siècle pour essayer de rendre compte de la présence de la Sagesse de Dieu et de sa Parole chez les sages et les philosophes précédant Jésus-Christ.



En reprenant l'image d'Irénée ou l'expression de Jean-Paul II, je suis conduit à dire qu'à chaque moment de la révélation, l'action du Verbe et de l'Esprit se trouvent conjuguées. Il me semble qu'il est possible d'aller plus loin et de reconnaître ce jeu du Verbe et de l'Esprit en tout homme, y compris ceux qui cheminent dans des traditions religieuses ou spirituelles différentes de la nôtre. Et dans la suite de *Redemptoris Missio*, j'ajoute que ce double jeu de l'Esprit et du Verbe s'effectue aussi au sein des traditions religieuses et spirituelles.

Un théologien orthodoxe, Mgr Khodr, évêque en Syrie, développe une théologie à la fois proche et différente pour penser le rapport aux autres religions. A partir de l'image d'Irénée, il réfléchit sur l'économie du Christ, qui est pour lui identiquement celle du Verbe, et l'économie de l'Esprit. Il ajoute :

« L'Esprit est partout présent et remplit tout, et cela dans une économie distincte de celle du Fils. (...) Il y a entre les deux économies réciprocité et service mutuel. (...) L'Esprit opère par ses énergies selon son économie propre et l'on peut, dans cette perspective, considérer les religions non-chrétiennes comme les lieux d'une inspiration de son œuvre. »

Une autre question et un nouveau champ de recherche s'ouvrent : Quelle est la relation entre ce qui advient d'unique dans l'histoire en Jésus-Christ et cette présence et cette action du Verbe et de l'Esprit chez les individus de tout temps et tout lieu et dans les traditions religieuses et spirituelles de l'humanité ? Comment penser le rapport entre Jésus, Verbe de Dieu fait chair en notre humanité, et ces "semences



du Verbe" ? Comment penser le rapport entre l'Esprit qui habite en plénitude l'homme Jésus, depuis son baptême au Jourdain, et le même Esprit à l'œuvre en toute prière authentique qui monte vers Dieu ?

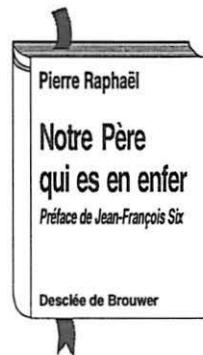
pp. 145-147

Notre Père qui es en enfer **Pierre RAPHAËL**

Il était déjà difficile de choisir quelques passages significatifs dans le livre de Christophe sans en défigurer le projet, qui tient pour une grande part dans la gageure – tenue – de resituer, en quelques pages, les grandes lignes de l'aventure de la Mission pour nous conduire au seuil des temps nouveaux qui nous attendent...

Avec le livre de Pierre on ne peut espérer qu'en donner le ton. Mes choix sont donc entièrement subjectifs. Et ils ne respectent pas l'ordre des pages. Mais il me semble que ce livre, qui suit la prière du Notre Père, peut se plier à nos inquiétudes, à nos espérances et à nos douleurs...

Commençons par la dernière page, c'est une prière.





Père, mère, nôtre, réel du ciel

Engendreur d'Infini, du Simple,
Familier de l'Indicible,
Artisan de merveilles,
Avant tout, Après tout, Partout.
Musique, Silence,
Roc, Océan,
Souffle, Feu.
Que nos yeux se gorgent de Ta Beauté,
Unique sauveur de l'univers,
Que chacun de nos moments respire
L'Eternel toujours plus grand qui est TOI
Que notre soif, notre faim, n'oublie jamais le CHEMIN
De ta gratuite, savoureuse, plantureuse TABLE.

Apprends-nous à haïr la haine,
Le regard meurtrier, le cancer du cœur.
Empêche le gouffre hideux du désir hideux
De nous engloutir
Brise nos chaînes.
Ecrase-nous le mal.

AMEN.

p. 149

* * *

Je dis le monde, je dis l'exil. parce qu'il y a des situations où il y a tout pour perdre cœur : de l'intenable au quotidien. Vivre vingt-trois heures par jour dans un rectangle de deux mètres sur trois, être contraint



à une routine de suspicion et de contrôle dégradant, ne savoir plus ce que veulent dire les mots dialogue et la simple reconnaissance humaine laissent apparemment la seule place au néant ou à l'animal. Je ne veux pas ici innocenter la culpabilité réelle avec la liberté facile et odieuse d'un observateur de passage sans regard pour un passé brutal. Pas question non plus d'oublier tant de victimes prises au piège par des pervers qui doivent aller en prison. Ces pages ne sont pas écrites pour un réquisitoire en règle contre l'infamie ou l'inégalité sociale, encore qu'elles ne puissent pas être neutres. Je l'ai déjà dit, elles se veulent à la jointure d'une actualité double : celle de l'enfer et celle du ciel, mixture et ingrédients du monde, éventail reconnu de la réalité humaine. J'ai vu que la prison pouvait provoquer de grandes découvertes, des retournements majeurs, des changements essentiels. Combien de fois ai-je perçu d'immenses questions sous des comportements d'assurance forcée ou d'espoir brisé.

« J'ai tout fait, tout vécu et rien ne tient. » « Mon père a déjà fait onze ans de prison et vient d'y retourner. Ma mère se drogue et ne peut se prendre en charge et moi je suis ici à Rikers Island. » « Je ne peux pas lire en prison. C'est trop dangereux pour moi. J'ai trop d'ennemis ici. J'ai toujours besoin d'avoir l'œil, de me tenir sur mes gardes. » « Je souffre plus ici en prison qu'au Vietnam... »

Cette rencontre quotidienne du mal est un fait et je l'appelle l'enfer. Et c'est sans doute pour cela que tant de gens à l'extérieur ne veulent rien entendre de ce qui se passe à l'intérieur et veulent s'échapper à tout prix de tout contact avec ce monde, fût-il seulement géographique.



L'exil qui est rupture, dépaysement, étrangeté, errance, qui parle plus d'attente que d'arrivée, plus de patience que de joie comblée, et qui, précisément à cause de cela, peut devenir le lieu d'une investiture pressante et répétée à une intimité avec Dieu. « *Sachant que demeurer en ce corps, c'est vivre en exil loin du Seigneur, car nous cheminons dans la foi, non dans la claire vision* » (2 Co 5, 6-7). « *Très chers, je vous exhorte comme étrangers et voyageurs à vous abstenir des désirs charnels qui font la guerre à l'âme* » (1 P 2, 11). « *Ils ont confessé qu'ils étaient étrangers et voyageurs sur la terre. Ceux qui parlent ainsi font voir clairement qu'ils sont à la recherche d'une patrie. C'est pourquoi Dieu n'a pas honte de s'appeler leur Dieu. Il leur a préparé en effet une ville* » (He 11, 13-16). Toute la Bible, livre pour le voyage et pour l'exil, montrant à qui le veut vers quoi Dieu l'appelle. « *Mon père était un Araméen errant qui descendit en Egypte* » (Dt 26, 5). Rien de moins statique, de moins conservateur que la Bible. Comme Dieu a "passé" auprès d'Abraham, "passé" devant Moïse, "passé" devant Elie, Il nous met aussi en marche, en pèlerinage, en passage pour sa catéchèse à Lui, l'apprentissage du ciel.

pp. 63-64

On croit être arrivé, toucher le point ultime et c'est encore plus loin. Jamais, ici-bas, le familier n'est éternel. Et il m'a semblé toujours le savoir. Non seulement en raison du sacerdoce, mystère d'aventure, de nouveauté, de mort et de vie, qui m'a un jour ébloui et pris où je n'avais jamais pensé aller, mais aussi en raison d'une curiosité invitant à l'autre point de vue, à l'immense diversité de mon semblable, et même à la



"fuite", celle qui court dans la Bible en commençant par Abraham. Besoin de connaître, d'apprécier, d'éprouver ses racines pour, comme dit saint Paul, ne pas être ballotté à tous les vents. Réaliser, par exemple, que si j'étais né à Beni Abbès, Sahara, je serais très probablement, à cette heure, musulman.

Il ne s'agit pas pourtant de relativiser, de chercher l'indifférence dans le parti pris. Dieu, la Vérité, le Tout ne sont pas des options gratuites et ne peuvent se résumer à un produit de culture. Il y a de l'électricité dans le choc des origines et les façons de vivre et je ne connais pas d'endroit plus important que New York pour en faire l'expérience, pas toujours positive. Chaque jour on se sent étranger ici. Alors le passé est bien loin. Comme Méphisto, mais d'une façon bien légère, je pourrais m'appliquer le dicton : « *Oublié chez lui, inconnu ailleurs, tel est le lot du voyageur.* » Très légère vraiment, car c'est aujourd'hui la condition, et combien plus sérieuse, de millions de personnes. Elles n'ont jamais choisi leur exil. Entrées dans les statistiques économiques, politiques, et d'actes d'inhumanité. Comment ne pas voir ici les hémorragies, les victimes, où que l'on se tourne ?

Ces faits ont généré au moins un désir persistant de rencontre, au-delà de toutes les divisions et coupures. Désir d'essentiel, de ce qui ne peut bouger malgré bousculades et départs. Je dois apprendre la fidélité vitale et centrale, celle à résumer en un mot, un souffle, un regard. Laisser tomber les autres bagages et c'est précisément ce que produit l'exil.

pp. 65-66



Que l'épreuve n'épargne aucun disciple de Jésus, que la foi soit constamment à purifier d'illusions et de pesanteur, au crible de l'incroyance, le voyage vers la lumière n'a pas fini – nous le voyons partout – de nous parler de mystère. Et pour espérer un peu l'approcher, nous n'avons pas besoin de livres mais de témoignages de vies montrant la totalité d'un choix. Lutte difficile vers les sommets entourés d'abîmes mais lutte aussi vers la victoire "trionphant du monde"... Contre l'incubation insidieuse et parfois si alarmante du mal, une autre incubation pour orienter la volonté et transformer la vision : des décombres à l'édifice, du chaos à l'harmonie, des chaînes à la liberté. Alors sur ces chemins, qu'une pastorale en prison est toujours émerveillée de trouver, c'est l'expérience-d'une joie devant le monde et devant Dieu, une longue histoire d'efforts personnels et collectifs englobant le dilemme : travailler sur la personne pour changer les structures. Dilemme relatif quand chacun finalement trouve sa place. Place comprenant toujours une capacité de louange. Un vrai rire en prison, casser une injustice en prison, un groupe uni en dialogue et en prière en prison, une souffrance offerte au Christ en prison, etc., débouchent toujours sur une richesse et une réussite au-delà de soi.

« Lorsque je prie, je suis en forme. Je n'allais pas à la messe avant. Maintenant, j'attends impatiemment d'y aller. » « Dieu, je te donne mon âme, mais c'est sans garantie de ma part. Garde-la avec toi. » « Jésus, je ne sais comment te dire, permets que je fasse seulement de "bons" péchés, pas des "mauvais" qui me fatiguent et me séparent de toi. » Ces mots, ces impressions de rencontrer une "intensité" de Dieu, là où tout semble perdu et bien loin, sont le produit souvent irracontable de mille grâces, petites certes,



parfois à peine visibles, mais vraies. Car il s'agit tout simplement des moyens et des fruits du Royaume.

pp. 52-53

Au point où nous en sommes, ce serait inutile de décrire sans fin la dérision et la perte. Mais ce que je suis contraint de voir à travers la Bible et bien des témoins de la foi, c'est le nombre de situations humaines inacceptables se transformant en lumière inattendue. Sans chercher du tout à justifier ces situations, les chemins vers la plénitude et l'intensité de la vie nous entraînent dans un grand mystère. Que Dieu travaille particulièrement et en priorité dans nos impuissances, qu'Il s'y montre sans s'annoncer, comme s'il préférerait les lieux oubliés, c'est une "sacrée" bonne nouvelle pour nos blessures. Les pauvres qui cherchent, qui demandent, sont appelés "heureux" dans l'Évangile. Il y a comme une sanctification du vide, de l'attente, de l'ignorance qui, dans un autre contexte et sous un autre angle, aurait tout pour faire hurler et blasphémer. Nous sommes ici jetés dans l'opposé de tout ce que pense le monde.

p. 67

J'aime le moment dans la parabole du fils prodigue dans l'évangile de Luc où il est dit que le fils dévoyé "rentre en lui-même" (15, 17). Parce que ce moment tout nouveau et percutant comme une grosse opération chirurgicale est celui de sa vérité, de sa maturité en Dieu. Quand nous avons finalement appris, après trop de guerres, de chutes et parfois de désastres, que nous ne sommes ni maîtres, ni seigneurs – et la patience de Dieu



nous montre bien que cela prend parfois toute une vie – voilà que vient alors la grâce d'un tournant et d'un nouveau commencement. Celui que nous appelons Dieu ne peut plus être l'ornement facile, routinier et sans conséquences à plaquer sur nos banalités d'existence. Comme la graine dans la terre, le miel de l'abeille, il se manifeste souvent au terme d'une longue, difficile, coûteuse histoire. Et cette histoire est celle des détails, du concret total de nos vies enfin retrouvées et orientées, puis-je dire encore une fois, loin des feux et fantaisies de la publicité et des médias.

Le mystère de Dieu révélé à temps et à contre temps comme don, salut, bonheur "très proche en présence mais infiniment loin en profondeur" nous fait ici un devoir de parler de nous, de nous et des autres, des autres et de nous. Si son Nom, son Règne, sa Volonté sont des points prioritaires à contempler sur la route de la foi, nous ne pouvons oublier devant Dieu ce qui remplit concrètement nos vies, l'épaisseur entière de notre condition. Celle de nos joies, de nos travaux, aussi celle de nos soucis, pauvretés, impuissances.

pp. 74-75

Si j'avais à résumer en un mot ma tâche dans ces murs, je dirais qu'elle concerne seulement la messe. Tout le reste, ce qui est avant, après, les contacts, toutes les formes de service, d'amitié en découlent. Jésus qui vient avec Sa Parole, Sa Chair, Son Sang sur un terrain toujours de choix et de prédilection, au milieu de pécheurs que nous sommes tous. Je crois n'avoir jamais mieux compris le terme "joyeuse faute" de la nuit de Pâques que sur cette île de New York avec son énorme réservoir de péchés qui tant de fois se révèle aussi évident que la mort. Non qu'il



s'agisse de fermer les yeux sur l'abominable ou d'oublier les victimes. Nommer le mal n'est jamais facultatif et ne va jamais sans blessures. Mais à l'extérieur de Rikers, en toute liberté, quand tout semble possible, y compris les distractions et les fantaisies, on peut tellement se laisser bercer par les apparences de meilleur des mondes en oubliant tout le reste. Cela dit rapidement, nous allons tous à Dieu, non grâce à ce que nous sommes, mais parce que nous en sommes loin. C'est le péché qui appelle, qui crie pour le pardon. Nous en parlerons plus loin, plus longuement.

p. 80

Entre Lui et nous sur cette terre, il y a comme un silence et un désert. Je dis cela à voix basse, trop conscient de ne pouvoir ici que balbutier en participant aux aléas fragiles de la condition humaine. Que, pour une part évidente, Dieu se cache ou s'échappe, c'est bien une constante traversant la Bible (cf. Samuel Terrien, *The Elusive Presence, La Présence insaisissable*, publié aux Etats-Unis). « *Quand il s'agit de Dieu, c'est une grande science de confesser l'ignorance* », écrivait saint Jean Chrysostome. Jacob luttant avec l'ange (Gn 32), Moïse ne pouvant voir Dieu "que de dos" (Ex 34), l'impénétrabilité de Dieu dont parlent les prophètes, parfois les Psaumes : « *Par la mer passait ton chemin, et nul n'en connaît la trace* » (Ps 77), saint Paul et les "silences de Jésus" de l'Évangile, les exemples abondent.

Et comme pour nous dérouter, que Dieu choisisse de s'identifier avec le premier des derniers (Mt 25, 31-46) en dit long sur la surprise, le retournement auquel Il nous invite. C'est comme s'Il nous parlait d'un



sixième sens pour apprendre à Le trouver, à Le reconnaître. On le voit bien dans les évangiles où l'alternative pour les gens est toujours la même : accepter le Christ ou le refuser, accepter Dieu ou le refuser. Choix profond où nous jouons tous toute notre vie. Choix nous appartenant tout entier et aussi, mystère encore, tout entier porté par Sa Providence. Et alors lui dire oui au-delà et malgré le visible, accepter de ne pas savoir, vivre une impuissance dans une vulnérabilité d'enfant, trouver des évidences dans ce qui, au premier regard, semble un total désert, c'est vraiment entrer dans le domaine "re-créatif" de la foi et de l'amour. C'est comme si nous pouvions faire un cadeau tout en recevant tout. C'est comme si l'impossible était possible. A cause de Jésus, "premier-né d'une multitude de frères".

pp. 104-105

C'est une évidence de fond que je dois aimer mon Église, mon institution, même à travers les souffrances qu'elle donne ou a données au monde. Lire, apprendre son histoire dans l'histoire tout court, fait inévitablement rencontrer des scories, un passif, du "mal" même, aussi réel que sa Sainteté. Je ne puis la réduire à ce que je vois, ce que je sais, ce qui me préoccupe. Les zones d'ombre des croisades, de l'Inquisition, pour ne mentionner que des sujets battus et rebattus, et d'autres, bien plus proches de nous, reviennent à la mémoire. Mais qui suis-je pour dresser la tête et crier au scandale ? J'attends encore le juge parfait pouvant se mettre au-dessus de la faiblesse humaine. Les failles dans une famille appartiennent bien à tous ses membres et quand il s'agit d'une famille unie dans la vérité, chacun les prend à cœur. Car il y a l'appa-



rence, il y a aussi le cœur. Rien ne pourra changer le fait que c'est l'Église qui m'a montré vers qui regarder pour commencer d'apprendre à aimer, que c'est Elle – et là, il faudrait bien plus de pages pour l'expliquer – qui ne cesse de donner au monde l'inépuisable don du Christ, l'Eucharistie. Si les aspérités et les épines ne manquent pas, elle porte, avec le Christ lumineux, des témoins lumineux d'immense envergure. Leurs croix et leur gloire sont toujours là. Si, à cause de mille raisons et circonstances qui, sans être des excuses, sont un grand mystère, l'Église dans sa vieille histoire a maltraité et fait saigner, c'est en Elle et par Elle qu'apparaît le signe privilégié du Royaume, je veux dire la Bonne Nouvelle proclamée aux pauvres. L'Église de l'apprentissage de l'Amour, l'Église des martyrs et des saints n'est pas un fantôme. « *L'Église, impensable sans les pécheurs, invivable sans les saints* », écrit Kenneth Woodward.

La quitter à cause d'incidents de parcours, c'est boucher ses poumons. S'il y a du "monde" dans l'Église, de la terre, de la "sécheresse", de "l'obscurité", voire de l'indifférence ou même de l'injustice, la seule et vide amertume ne peut pas être une voie. Dans le Royaume de Dieu, il y a l'énergie de Dieu, et mon Église ne peut pas seulement remplir le rôle de salle d'attente inconfortable, introduisant à un ailleurs où se trouverait le pur, le réel et même le Royaume décanté et purifié. Même avec ses rides, avec des responsabilités sur ce plan bien partagées par tous, encombrée jusqu'à la fin par le péché originel, le meilleur des mondes lui appartient.

Quand, par exemple, nous prions à la messe : « *Ne regarde pas nos péchés mais la foi de ton Église* », nous sommes là du côté de la vérité. La foi, c'est Elle. La nôtre dépend de la Sienne. Beaucoup de choses tomberont à la fin, ce que Jésus appelle "possessions", parce qu'il n'y a



que le vide qui puisse être rempli. L'Église a besoin de réformes, oui, avec les larmes et la force d'âme de chacun, et parfois aussi avec ce mystère insondable d'une croix si spéciale qu'elle touche au plus précieux, comme un amour incompris et rejeté. Douleur de déchirures, de fractures entre un monde blessé et mutilé et une Église apparemment inabordable, "princesse lointaine". Peut-être cela sera-t-il ainsi jusqu'à la fin. Entre Pierre qui dénie trois fois le Christ et Pierre qui finalement, complètement, magnifiquement, lui voue sa vie, peut-être est-ce là le chemin emblématique d'une Église voulue et fondée par Dieu et dont les membres, y compris les plus en vue, sont toujours en voie de conversion. (...)

C'est pour cela qu'en prison, comme partout, l'Église compte. De même que sa visibilité. Nous venons de voir combien tous nous dépendons d'Elle. Et que son absence dans nos vies serait un péché et même un suicide. Par l'esprit communautaire et d'unité, par la Parole entendue et vécue ensemble, c'est-à-dire en Église, nous re-naissons. La nommer, la célébrer, l'accueillir avec la richesse si efficace des "deux ou trois assemblés en son nom", action toujours à reprendre comme tout ce qui est à l'épreuve du temps et de la fragilité humaine. Mais acte d'espérance pour des retrouvailles fortes avec un Amour toujours offert.

pp. 54-57

Prier pour la Sainteté du Nom de Dieu, c'est vouloir s'y associer, entrer dans la sainteté. La prière de Jésus disant à son Père, en parlant de ses disciples : « *Garde en ton Nom ceux que Tu m'as donnés pour qu'ils soient un comme nous* » (Jn 17, 11) nous révèle que nous ne faisons pas partie d'une foule sans visage, d'un monde anonyme et démoralisant, au



contraire, elle nous fait découvrir avec dynamisme que nous sommes responsables les uns des autres devant Dieu. Cela nous oblige à une connexion, une harmonie, une union entre filles et fils d'un même Père parce que tout regard est imprégné de respect et tout témoignage vivant n'est que l'histoire d'une réelle coopération avec Lui. « *Yahvé, Ton Nom et Ta Mémoire sont le désir de l'âme* » (Is 26, 8). Et tout cela devient confiance et foi.

Les mots qui m'expliquent le mieux cela, je les trouve dans Jérémie au chapitre 15, verset 16 : « *Quand tes paroles se présentaient, je les dévorais, ta parole était mon ravissement et l'allégresse de mon cœur. Car c'est ton Nom que je portais.* » De même : « *Tu es au milieu de nous, Yahvé. Nous sommes appelés par ton Nom* » (Jr 14,9).

Un nom du ciel sur nous, en nous, c'est un ordre de noblesse, comme une "chevalerie" que Jésus veut instituer. C'est le bien le plus heureux qui puisse nous être donné. Mais pour trouver ce Nom-là il ne faut aucun orgueil. S'il a tout pour nous guérir en profondeur, il a commencé à se révéler, nous l'avons vu, devant les pieds nus de Moïse. Encerclé par le feu. Faire appel à la sainteté de Dieu, c'est se trouver mobilisé, à pied d'œuvre d'une construction où tout le monde est important et a sa place. C'est dire un oui sans condition à l'architecte possédant l'univers. Alors les prisons humaines, les lieux d'extrême solitude et de ténèbres ne sont plus que châteaux de cartes. Car lorsque notre but devient la sainteté, ceux qui la désirent vraiment habitent ailleurs.

C'est pour cette raison que l'existence d'une chapelle est si importante en prison. Un lieu où normalement, naturellement, il soit possible



de passer du superflu au nécessaire, du banal à l'essentiel. Se mettre à genoux, faire silence, trouver. Je parle bien sûr en aumônier, mille fois convaincu du besoin impérieux et du pouvoir thérapeutique d'une atmosphère. En prison, tout est froid, gris, anonyme, étrange, parfois brutal, bruyant et toujours surchargé d'ennui et d'hémorragie intérieure.

Un lieu où l'on peut offrir du repos, une paix, une beauté pour les yeux, est le lieu où Dieu se révèle, le lieu de l'adoration, de la prière. Des fleurs, de la lumière, de la couleur, une liturgie où la recherche et l'effort ne cessent pas de viser "l'esprit de vérité", ce sont là des moyens bien utiles pour renaître à la source. Inclure, vouloir du "sacré" dans une prison, c'est un genre de discours pouvant difficilement entrer dans les prétoires et les livres de lois. Mais après seize années d'expérience, j'en ressens profondément la nécessité et le bien-fondé. Et quand j'entends dans le bâtiment JATC à Rikers des rumeurs de suppression de la chapelle "pour d'autres besoins plus importants", je dis que c'est vraiment dommage, que les responsables ne savent pas ce à quoi ils touchent, qu'ils cherchent plutôt aggravation et problèmes d'une situation déjà difficile. En chaque homme existe un immense besoin d'adorer. Pas seulement en prison. Mais les mirages du monde matériel, la vie actuelle tuent ce besoin de spirituel. Nous sommes tous des chefs-d'œuvre en péril, en péril d'identité. Retrouver nos pieds et la route pour marcher va de pair avec trouver Dieu. Et le cadre et la manière, sans être indispensables pour les vents divins "soufflant où ils veulent", sont cependant très importants. Une chapelle peut être l'antidote du désespoir.

pp. 38-40

Aux sources de notre "Recherche commune"

Rémi CRESPIN

prêtre de la Mission de France

Le partage de la Bonne nouvelle a quelque chose à voir avec le partage de la condition humaine ; affaire de courage, de cœur. Mais la Mission de France a très vite réalisé que cette fraternité engageait aussi l'intelligence du cœur... Une recherche commune. Rémi, témoin privilégié qui a assuré avec d'autres l'animation de cette recherche, nous montre les étapes et le chemin déjà parcouru.

L'organisation de la Recherche Commune a été décidée par l'Assemblée générale de 1965 sur proposition du groupe Tiers-Monde ⁽¹⁾.

Cette origine peut surprendre. En fait, elle ne devait rien au hasard. C'est d'abord et

surtout hors de France que les équipes de la Mission ont expérimenté la diversité des situations, des modes de vie, de présence et de partage. En France, les PO n'avaient pas encore "redémarré", et la plupart d'entre nous assumaient des secteurs "paroissiaux". Tout en restant

(1) Textes dans LAC du 15 décembre 1965.

soucieux de ne pas s'enfermer dans les tâches paroissiales traditionnelles, ils pouvaient facilement échanger sur des problèmes de "pastorale missionnaire" et rejoindre sur ce terrain beaucoup d'autres prêtres animés de préoccupations analogues. Ces échanges n'étaient pas sans intérêt. Mais il fallait aller plus loin et plus profond pour maintenir vivants le lien et la recherche avec les équipes déjà engagées en Amérique latine, en Afrique et surtout au Maghreb.

Il y a certainement une autre raison. L'animateur des équipes du Tiers-Monde s'appelait alors Manu DESCHAMPS. A ma connaissance, il a été le premier et le plus assidu à formuler l'enjeu de cette Recherche Commune organisée, et à en définir les cheminements possibles.

Mais Pourquoi a-t-il fallu attendre 1965 ? Bien sûr, ce n'est pas un commencement absolu. Il y a toujours eu, dans les équipes, les ateliers, les commissions, les sessions

régionales, les sessions de Migennes ou les assemblées générales, des expressions, des échanges, des confrontations qui atteignaient le niveau de la Recherche Commune, celui où la Foi elle-même, celle de chacun et celle de l'Eglise, est interrogée, provoquée à s'expliquer, à se purifier, à progresser. Moments privilégiés, souvent non programmés, dont l'écho a été rarement communiqué, et dont le souvenir est généralement resté enfoui dans un silence prudent.

En ce temps-là, la prudence était en effet de rigueur, comme une condition de survie. Les coups de 1952, de 1954 et de 1959 n'étaient pas si lointains. En 1960, l'équipe de réflexion implantée à Migennes avait été modestement baptisée "pastorale". Parler de réflexion théologique aurait peut-être été prétentieux, mais surtout dangereux ⁽²⁾...

Jusqu'au Concile, on a vécu sous la menace constante du soupçon antimoderniste. Beaucoup d'exégètes et de théologiens ont été

(2) L'E.R.P. travaillera beaucoup, par la suite (dès la fin de 1965) à l'organisation et au dépouillement des premières "recherches communes".

victimes du système et du réseau de délation qui sévissait depuis le début du siècle ⁽³⁾. Avant de devenir les consultants très écoutés de l'assemblée conciliaire, les DE LUBAC, CONGAR et CHENU en avaient fait les frais. Il était alors impensable de parler d'une nouvelle compréhension, d'un progrès de la Foi, provoqués par la rencontre des non-chrétiens. Les propos tenus à Lourdes, en 1966, par le Père GUFFLET présentant aux évêques la Recherche Commune, n'auraient pas manqué, cinq ou six ans plus tôt, de déchaîner les foudres du Saint-Office ⁽⁴⁾.

Vatican II a libéré la recherche et permis de l'organiser sans déclencher les soupçons ou les condamnations. Elle était dans le droit fil des rapports positifs qu'il reconnaît entre l'Eglise et le Monde, et profondément accordée à l'esprit nouveau qu'il donne à la Mission et à l'exercice du ministère apostolique.

Il était enfin possible d'exprimer les convictions concernant la Foi et la Mission qui fondent la Recherche Commune et d'en tirer les conséquences pour la vie de la Mission de France. Tout cela paraît beaucoup moins neuf aujourd'hui. On y retrouve des thèmes qui sont devenus des lieux communs de la théologie post-conciliaire... Si ce bref résumé garde un intérêt, ce sera au moins de rappeler l'enjeu de cette Recherche Commune que nous poursuivons et la dimension de son avenir.

DES CONVICTIIONS FONDATRICES

La Foi progresse : elle s'approfondit et s'explicité.

La première conviction, c'est la conscience que le progrès de la Foi est très loin d'être achevé. Non pas l'évidence que sa

(3) Dans les **Cahiers de la Quinzaine**, qui publiaient comme un feuilleton son **Jean Christophe**, Romain ROLLAND dénonçait, dès 1908, cette traque suicidaire, initiée sous Pie X : « *Il y a dans le catholicisme d'aujourd'hui une puissance d'inertie meurtrière. Il pardonnerait plus aisément à ses ennemis qu'à ceux qui veulent le réveiller et lui rendre la vie...* » - Romain ROLLAND, **Jean Christophe**. Dans *la maison*, éd. Livre de Poche, 1961, t.II, p.427.

(4) On trouvera le texte du Père GUFFLET dans la LAC du 15 décembre 1966, p.6-12.

"propagation" ⁽⁵⁾ n'est pas près d'atteindre les limites de l'espace et du temps. Mais la certitude qu'il reste un long chemin pour découvrir toute la signification et la portée du mystère de Jésus. Si ce mystère a vraiment la dimension universelle que nous lui reconnaissons, l'histoire des hommes ne sera pas assez longue pour l'inventorier et le déchiffrer totalement.

Les premiers témoins nous ont laissé un Testament irremplaçable, qui restera la pierre de touche de tous les progrès ultérieurs. Mais ils ne prétendent jamais avoir tout compris de ce qu'ils ont vu et entendu. Ils avouent souvent, au contraire, leur difficulté à en saisir le sens. Et, suivant la loi même de l'Incarnation, ils n'ont pu interpréter les paroles et les gestes du Maître qu'avec les préoccupations, les références et les questions qui étaient celles de leur monde, de leur culture et de leur temps.

Les témoignages qu'ils nous ont laissés ne représentent qu'un choix très limité ⁽⁶⁾. Ce

choix lui-même a été commandé par le souci d'instruire les premiers candidats à la Foi et de guider les premières communautés, suivant leurs mentalités et leurs problèmes.

A mesure qu'elle aborde des continents nouveaux.

La deuxième conviction, c'est que l'explicitation progressive du mystère et du message de Jésus est essentiellement provoquée par la rencontre de la Foi avec des problématiques nouvelles, des questions inédites posées par des hommes, des peuples et des cultures qui lui restaient étrangers jusque-là.

Cela commence très tôt, peu d'années après la Pentecôte. Avant même que les Evangiles ne soient entièrement rédigés, Paul pose des questions nouvelles, celles des "goïm" et de leur accès à la Foi chrétienne. La réponse est évidemment dans les paroles et les attitudes

(5) C'est seulement en 1967 que la "Propagande" a changé son vilain nom.

(6) Jn 20, 30-31 ; 21, 25.

de Jésus. Les premiers témoins sont encore là pour l'y retrouver en réveillant leur mémoire. Et l'interpellation paulinienne n'a probablement pas été sans influencer sur le choix des témoins retenus par les évangélistes.

Dans les siècles suivants, la confrontation avec la pensée grecque fait surgir des interrogations fondamentales concernant la personne de Jésus, son rapport à Dieu et à l'humanité. Les affrontements entre chrétiens et entre évêques ne sont pas toujours que verbaux, avant d'aboutir aux formulations de Nicée, d'Ephèse et de Chalcédoine, dont le langage est très loin de celui du charpentier de Nazareth et des pêcheurs de Tibériade.

La grande histoire n'offre sans doute plus ensuite de progrès aussi spectaculaire, du moins en ce qui concerne la formulation du dogme. Mais la Foi cherche aussi dans le mystère du Christ la révélation de la vraie grandeur de l'homme, et la rencontre de civilisations et de contestations nouvelles n'a certainement pas manqué de faire avancer cette découverte. (Les chrétiens n'ont pas toujours été

les premiers à défendre la dignité de l'homme. Combien de siècles et de controverses pour que l'Eglise arrive à lire dans l'Evangile l'humanité absolue de la torture et de l'esclavage ?)

D'autre part, le progrès de la Foi, comme le progrès de l'esprit humain, ne suit pas une trajectoire constante et linéaire. Il dépend, à tout moment, de l'attitude des croyants, de leur ouverture aux questions du monde et de leur volonté de recherche, de leur capacité à remettre en cause les manières de voir et de penser dont ils avaient habillé la Foi. Parmi beaucoup d'autres exemples négatifs, on ne peut oublier le blocage de l'Eglise du XIX^e siècle dans son refus des valeurs de la modernité, ni la longue incompréhension des souffrances et des combats de la classe ouvrière.

La rencontre vécue et la responsabilité apostolique.

Troisième conviction : Cette recherche où est engagée la Foi pour mieux comprendre et mieux exprimer le mystère du Christ est

évidemment l'affaire de toute l'Eglise. Mais certains de ses membres y sont prioritairement impliqués :

■ Ceux qui vivent directement la rencontre, le partage et le dialogue avec des hommes, des communautés et des mentalités qui ignorent, contestent ou rejettent la Foi chrétienne. C'est dans leur propre conscience croyante que la Foi est d'abord interrogée.

■ Ceux qui portent la responsabilité du ministère proprement apostolique. En premier lieu, les évêques, qui ont hérité collégialement de la charge des Apôtres à l'égard de la Foi. Et aussi les prêtres, qui "participent, pour leur part, à la fonction des Apôtres" ⁽⁷⁾ et sont investis d'une mission universelle ⁽⁸⁾. Le concile Vatican II a explicitement rejeté la conception "limitée et restreinte" ⁽⁸⁾ d'un ministère presbytéral qui serait réduit à l'administration d'un secteur canoniquement délimité.

(7) Vatican II, Presb. Ord. 2.

(8) Vatican II, Presb. Ord. 10.

La diversité des rencontres et l'unité de la Foi.

Quatrième conviction : Ce "travail de la Foi", qui commence avec les interrogations nées de la conscience du chrétien confronté à des modes nouveaux de vivre et de penser, ne peut rester un exercice solitaire. Il ne peut même se contenter de prendre en compte les questions que provoque la rencontre d'un seul type de mentalité et de culture.

Il suppose, au contraire, que chacun puisse faire référence à ce que cherchent ou découvrent des frères engagés dans des mondes différents, porteurs d'autres valeurs, d'autres contestations. C'est la première garantie d'une dimension universelle. Il ne s'agit pas d'inventer une foi sur mesure pour chaque groupe humain ou chaque situation. Il ne s'agit pas d'adaptation, mais d'approfondissement et d'explicitation d'un unique Donné.

Cette première garantie n'est pas suffisante. Elle ne dispense pas d'une référence à la Tradition ni d'une soumission à l'autorité de l'Eglise, gardienne de cette Tradition et garante de l'authenticité de la Foi. Mais nous en avons très vite expérimenté nous-mêmes les exigences et les vertus. Elles sont apparues dès les premières étapes de la Recherche Commune et particulièrement lors des rencontres entre les prêtres-ouvriers et les équipes vivant en terre d'Islam.

DES CONSEQUENCES VITALES

Si les convictions essentielles que l'on vient de rappeler ont conduit à l'organisation de la Recherche Commune, ce n'est pas en vertu d'un pur raisonnement déductif. Elles rencontraient un écho très puissant dans l'expérience vécue des équipes. Elles entraînaient

des conséquences très importantes pour la manière de vivre collectivement la démarche missionnaire.

Une obligation naturelle.

Le progrès auquel la Foi est provoquée par la rencontre des temps et des mondes nouveaux est une tâche gigantesque, à la mesure de l'Eglise et de l'Histoire. La Mission de France ne pouvait que se sentir largement dépassée, sinon écrasée, par une telle exigence.

Elle ne pouvait pourtant y échapper. Sa vocation et son statut l'obligeaient à en assumer modestement mais résolument sa part. Et ses membres en éprouvaient de plus en plus la nécessité concrète, à mesure que leurs rencontres se faisaient plus vraies, leurs dialogues plus profonds, avec des hommes et des milieux étrangers à la foi chrétienne ⁽⁹⁾.

(9) Même si la situation de beaucoup ne permettait pas encore de donner "le volume et le sérieux souhaitable" à la rencontre effective des non-chrétiens, comme le rappellera le Père GUFFLET en présentant la Recherche Commune aux évêques à Lourdes, en Octobre 1966 : voir LAC 15 déc. 1966, p. 10. On sait aussi comment fut freinée la participation de la MDF au "redémarrage" des PO.

Avant l'annonce, déjà la mission.

La rencontre des non-chrétiens était vécue par les prêtres de la Mission de France avec plus ou moins de densité. Elle occupait une part plus ou moins importante de leur vie et de leurs activités. Tous y reconnaissaient cependant une démarche privilégiée, la plus directement en phase avec leur vocation.

Mais, la plupart du temps, ces rencontres et ces échanges, si profonds et si riches soient-ils, étaient vécus comme des **préalables**. On en restait à une simple présence, à un **être-avec** silencieux, considérant que le respect de l'autre et le respect de l'Évangile imposaient cette nécessaire discrétion et cette longue patience.

Assurément les liens ainsi noués n'étaient pas sans valeur. Pouvait-on pour autant sacrifier ce pur "être-avec" sans espoir prévisible de le dépasser ? Certains en étaient tentés, prêts à transformer leur résignation en une sorte de spiritualité de l'Avent. Comme si une ou plusieurs générations auraient dû être

sacrifiées pour "abattre le mur" édifié par l'histoire et par l'Église d'hier, et cantonnées dans une tâche pionnière de préparation à l'Évangile.

Les convictions qui ont été rappelées permettaient de dépasser cette problématique et d'échapper à la hantise d'une évangélisation qui serait toujours pour demain. Non seulement le temps du silence n'est pas du temps perdu. Mais il n'est pas une simple préparation, une pré-mission. Comme le soulignait volontiers **Manu DESCHAMPS**, le silence de nos voix n'implique pas le sommeil de nos consciences. Dès le temps de la rencontre authentique et du dialogue vrai (même s'il reste apparemment profane), la conscience missionnaire est confrontée à des manières de vivre et de penser qui interrogent la Foi, qui remettent en cause la compréhension qu'elle en avait, qui l'obligent à la purifier, à la préciser, à l'explicitier.

Ce travail de la Foi, ce progrès qui n'est ni géographique (comme la "propagation") ni quantitatif (avant toute conversion et

toute fondation d'église) n'est-il pas une véritable activité missionnaire ? Et n'est-il pas un exercice privilégié de la responsabilité presbytérale ? "Comment êtes-vous prêtres dans la rencontre des non-chrétiens ?" Cette question nous a souvent mis à la torture. Pour y répondre, il n'était pas nécessaire de brandir la référence classique à de futures et hypothétiques communautés... si la responsabilité des prêtres est d'abord relative à la Foi qui vit et qui cherche, avant toute adhésion nouvelle.

Une dette mutuelle et collective.

Cette mise à l'épreuve de la compréhension de la Foi, qui caractérise la démarche missionnaire, n'est pas (pas d'abord, en tout cas, et pas nécessairement) une aventure individuelle, un risque à courir pour son propre compte.

C'est une recherche qui doit être communiquée, et qui a besoin de faire référence aux recherches du même ordre qui sont me-

nées par d'autres, dans des situations semblables et dans des milieux différents.

C'est un travail objectif, qui correspond à une responsabilité reçue de l'Eglise et dont tous et chacun sont redevables à l'Eglise, comme du premier fruit de la mission vécue.

Cela donne aux échanges entre les acteurs de la mission une dimension souvent méconnue jusque-là. Alors qu'on ne se préoccupait généralement que de soutien mutuel, de formation ou de révision des méthodes pastorales, les échanges du type Recherche Commune concourent, à tous niveaux, en commençant par la vie d'équipe, à **produire** une contribution au progrès de la Foi qui est proprement oeuvre de Mission.

*
* *

Comment conclure ce rappel sommaire ? Par un bilan ? D'autres sauraient le faire mieux que moi. Et je ne crois pas qu'il soit

urgent de comptabiliser des résultats. Notre Recherche Commune n'a guère plus de trente ans : c'est bien jeune. C'est bien court aussi... moins de 20 siècles d'histoire de la Foi chrétienne, si l'on se rapporte aux dimensions de l'histoire humaine, et si l'on croit surtout, comme j'en suis fort tenté, que nous vivons encore « *dans la préhistoire de l'esprit humain* »⁽¹⁰⁾.

Il suffit de savoir que cette Recherche continue, pour un progrès permanent de la Foi. Loin d'en revendiquer la propriété, on ne peut que se réjouir de voir s'y associer des chercheurs plus nombreux, et souhaiter que d'autres groupes, engagés dans une même aventure de mission, organisent une démarche analogue pour structurer leurs propres échanges et pour accélérer l'inventaire du Mystère chrétien.

(10) E. MORIN et A.B. KERN, **Terre-Patrie**, Seuil 1993, p.88. Dans le même sens, Y. COPPENS, dans **La plus belle histoire du monde**, Seuil 1996, éd. France Loisirs, 1997, p.172.



Le pari mélancolique

(Ed. Fayard, 1997.)

Daniel BENSÄÏD

Que peut devenir la politique lorsque les cadres dans lesquels elle s'exerçait jusque là connaissent de brutales métamorphoses : telle est la question que pose l'ouvrage de Daniel Bensaïd. Le territoire et l'Etat fournissaient les références spatiales et temporelles dans lesquelles s'exerçait le débat public. Or ce cadre connaît aujourd'hui de profonds bouleversements qui mettent en question les conditions mêmes de la citoyenneté et imposent de réfléchir à la façon dont elle peut désormais s'exercer.

Le territoire et l'Etat.

L'auteur montre que c'est en effet autour du territoire et de la représentation que les habitants en ont que s'est peu à peu construite la vie politique en Occident depuis le moyen âge. La naissance de l'Etat est liée à celle du territoire qu'il contrôle et l'un et l'autre ont servi de cadre pour intégrer et assimiler les différentes populations. C'est aussi le cadre de la vie économique, l'espace où se faisait la majorité des échanges. L'Etat a été porteur d'universali-

sation et il a peu à peu fourni des repères symboliques de lieux et de dates aux habitants. La loi qui en est l'expression a permis de créer un lien contractuel durable en gommant les effets des particularismes régionaux ou ethniques. Ainsi pouvait naître une citoyenneté liée au sentiment d'un destin commun.

C'est dans ce cadre que s'est développée la vie politique ainsi que la distinction entre la vie publique liée à l'agora et la vie privée laissée à la discrétion de chacun. Lieu sécularisé d'une égalité formelle, le territoire a permis une existence plurielle où la diversité des participants se conciliait avec l'acceptation de valeurs communes.

C'est ce cadre qui est mis en question aujourd'hui et les repères spatiaux et temporels dans lesquels nous vivions en commun sont entrain de voler en éclat.

Le monde perd sa commune mesure.

L'accélération des mutations économiques et la mondialisation qui l'accompagne ont bouleversé nos repères : nous ne vivons plus sur les mêmes territoires ni dans les mêmes durées. Alors que certains se déplacent à l'échelle du monde, d'autres restent prisonniers de leur cage d'escalier ou de leur cité tandis que d'autres encore sont exclus et condamnés à un nomadisme sans citoyenneté. Certains n'arrivent pas à combattre l'ennui qui résulte de l'inactivité tandis que les autres sont soumis à la dictature du temps réel ou du toujours plus.

Nos temps et nos rythmes sont désaccordés et les références communes peuvent disparaître tant les uns et les autres nous habitons des univers différents. Aussi la citoyenneté liée au terri-

toire commun risque-t-elle de se vider peu à peu de son contenu et la vie politique de perdre ses appuis. La manifestation la plus nette du phénomène réside probablement dans la résurgence de tous les particularismes à forme ethnique ou religieuse par exemple avec les incompréhensions et les conflits qu'ils suscitent. Les espaces privés se multiplient et les revendications identitaires deviennent plus aiguës. Dans la valorisation du seul présent les références fondatrices s'estompent tandis que la nation se défend de plus en plus mal face aux entreprises internationales qui imposent leurs normes.

Le débat politique est menacé de disparition, remplacé par l'impératif militaire, le marché financier ou l'urgence humanitaire. Le citoyen n'est plus sollicité comme tel et il devient observateur passif de décisions prises par les techniciens compétents.

La politique par gros temps.

C'est dans ce contexte que D. Bensaïd nous invite à militer pour laisser ouvert un espace de délibération et de décision collective. Il veut réhabiliter la politique, non celle qui vise l'impossible idéal et se trouve toujours frustrée en raison de ses demi-échecs mais celle qui peut s'inscrire dans le possible.

Bensaïd évoque la figure du prophète, de celui qui dispose d'assez d'énergie en lui pour faire face au réel et pour tenter d'engommer les aspects les plus négatifs. Il ne s'agit pas du saint ou du héros mais de l'homme qui a assez de persévérance pour chercher à prévoir de façon rationnelle. La révolution qu'il souhaite n'a pas de majuscules ni de fétiches. C'est un engagement au quotidien pour essayer de changer les rapports de pouvoir et de propriété, pour permettre un meilleur équilibre entre les sexes.



Le rétablissement d'une telle vie politique est la condition pour que l'intégration des étrangers soit possible et qu'on n'en reste pas à un face à face de plus en plus conflictuel et stérile. Et la construction de l'Europe pourrait être une chance à condition qu'elle soit capable de définir les différents niveaux d'intégration des citoyens et qu'on n'en reste pas à la seule intégration économique telle qu'elle se produit actuellement.

Ainsi doit procéder la politique par gros temps. Il faut enlever la révolution à ses mythes et à ses dieux pour l'inscrire dans la contingence et dans les différentes chaînes de raisons qui déterminent la réalité.

C'est à Pascal que revient finalement Bensaïd, au Pascal du pari et de l'hypothèse. Entre la certitu-

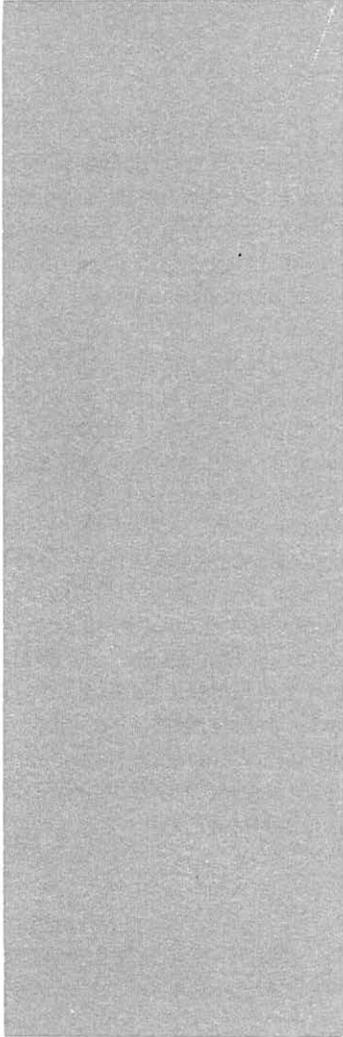
de dogmatique et le non-sens cynique l'auteur trace une voie étroite, celle d'un engagement renouvelé pour éviter que le monde ne se déshumanise. Il évoque le précepte de H. Jonas : « *Agis de façon que les effets de ton action permettent de conserver une vie authentiquement humaine sur terre.* » Ce devrait être le critère d'une action qui ne serait pas tant inspirée par une image du monde futur à construire que par les urgences du présent. Bensaïd a vécu fortement l'érosion des idéaux révolutionnaires. Cela ne l'empêche pas de faire encore le pari de l'avenir, un pari sur un impossible qui est le seul horizon nécessaire.

Cet ouvrage demande une lecture exigeante et certaines affirmations gagneraient à un éclairage par l'exemple. Mais son propos

sur l'engagement politique dans le contexte d'un éclatement des temps et des espaces est éclairant. Le livre fourmille de remarques et d'analyses pertinentes sur le monde qui nous entoure.

Ce qu'il écrit sur les conditions dans lesquelles l'engagement personnel est possible répond-t-il toutefois aux questions soulevées au début du livre sur les conséquences de la mondialisation sur la citoyenneté ? Débarrasser la révolution de ses mythes suffira-t-il à suppléer à la disparition du territoire ? Ces questions ne diminuent pas l'intérêt d'une réflexion sur les transformations qui affectent notre univers et sur leurs conséquences dans le domaine de la vie commune.

Présenté par
Nicolas RENARD



Avez-vous renouvelé
votre abonnement
pour
l'année 1998?